

Si + é fie ré tér t é t s.

Dominique Hornus-Dragne,
l'escrime pour se reconstruire

P. 14

« Perdus de vue »,
passion urbex

P. 24

De Nicolas à Misticknight,
la métamorphose

P. 28

Erwan,
chemin vers un autre genre

P. 42

AU SERVICE DES AUTRES



Benoit Turpin, du «je» aux jeux	04
Alain Maurech-Siman, passionnant passionné	06
Régine Bedot, en un coup de main	08
Max Toyer, un max de confiance	10
Isabelle Monclair, plus forte que la mort	12
Dominique Hornus-Dragne, se reconstruire par l'escrime	14
Alexandre Roux, un Indian dans la ville	16

DUALITÉ



Valentin Madouas, dressé sur les pédales	18
Yonna Capanoglu, une femme de taille	20
Antoine Rose, « j'ai beaucoup de chance de l'avoir »	22
« Perdus de vue », passion urbex	24
Lena Kunakey, dans l'ombre de Tina	26

ALTER ÉGO



De Nicolas à Misticknight, la métamorphose par le cosplay	28
Théo Lemaire, double je(u)	30
Jonathan Bothelo, la voix pour réussir	32
Teddy Fernandes, boxeur et photographe	34
Amine Elouariarchi, un entrepreneur à plusieurs casquettes	36
Lucas et Lu'K, une double personnalité	38

D'UN AUTRE GENRE



Europe Knsm, l'amour du rap	40
Erwan Harnois, chemin vers un autre genre	42
Adeline Savignac, vendeuse d'un autre genre	44



é d i t o

Derrière une personne se cache toujours un reflet, un alter ego ou même une autre identité. Quand vous vous regardez dans le miroir, n'avez-vous pas déjà eu l'impression de voir quelqu'un de différent ? Cette autre personne, c'est votre alter ego : un même corps mais une personnalité divergente.

L'être humain est par nature sociable et a besoin d'avoir quelqu'un à ses côtés, par delà l'égoïsme, et la défense de ses propres intérêts. Mais il arrive que l'altruisme prenne le dessus, nous poussant à aller vers l'autre et faire don de soi.

Une rencontre peut alors guider nos vies, nous aider à prendre des décisions, nous conseiller ou encore nous épauler. Et ce pour toute notre existence.

Parfois, on peut se sentir perdu, comme un intru dans un monde qui nous semble étranger. À la place de se résigner, certains ont décidé de bousculer les normes et de franchir les barrières de l'autre genre.

En lisant ce magazine, vous découvrirez les portraits de différentes personnalités hautes en couleur. La rédaction de "Reflets" dévoile les histoires de celles et ceux qui avancent à deux ou avec l'ombre de quelqu'un.

La rédaction

iscpa!

186 Route de Grenade
31700 Blagnac
05 31 08 70 52

iscpatoulouse@groupe-igs.fr

RÉDACTION

Directrice de la publication : Christine Moisson

Responsable pédagogique : Sophie Arutunian

Rédaction en chef : Agnès Barber, Simon Barrau, Axelle Clerc-Pellegatta, Gwendal Thoraval

Maquette et exécution : Cédric Serres, Ninon Giraud

J3 Promo 2022-2023 : L. Albert, A. Albouy, Y. Amaddiou, S. Barrau, E. Bertrand, B. Buisson,

A. Clerc-Pellegatta, Y. De Stéfani, L. Dubois, N. Ferrani, A. Frenkel, N. Giraud, L. Guillet,

T. Kuntz, L. Le Bars, L. Le Saint, R. Ouassa-Kouassi, L. Rhanimi, G. Thoraval, N. Thouery,

M. Verneuil

Création UNE : Ninon Giraud - Crédit photo : Lucie Guillet / Création 4^{ème} : Ninon Giraud, Lucie Guillet

Turpin Benoît, du «je» aux jeux

C'est en 2013 que Benoît Turpin a créé son premier prototype de jeu de société avant de devenir un nom reconnu du milieu. Rencontre avec cet ancien professeur d'histoire devenu concepteur de jeux de société.

« Moi, j'adore jouer avant tout. » Et c'est ce qu'il fait pratiquement tous les jours, Benoît Turpin joue. Enfin, il travaille en jouant. Dans sa maison en plein centre d'un village de campagne, le Toulousain d'origine a consacré une pièce exclusivement à son métier : créateur de jeux de société. Alors que sa femme, professeure, corrige un tas de copies dans le salon, lui nous guide directement vers ce qui semble être son antre. Derrière la porte, une bibliothèque de jeux de société recouvre tout un pan de mur surplombant les établis et bureaux. Tout semble être à sa place, peut-être trop pour l'idée que l'on peut se faire d'un atelier de créateur. « J'ai rangé un peu », confirme, en souriant derrière sa barbe, l'ancien professeur d'histoire.

Professeur des collèges, c'est ce qu'il avait choisi comme profession au départ. Faire étudier l'histoire et la géographie aux élèves lui a finalement permis de commencer à mélanger son métier et sa passion pour les jeux de société. Une passion qui vient de son

enfance et adolescence où il passait son temps libre à jouer. Flavien Dauphin, son ami depuis plus de dix ans, est devenu lui aussi créateur. Inspiré par le parcours de Benoît, et soutenu par ce dernier, il s'est mis à créer ses propres jeux de société. « Je me souviens d'une fois où j'ai demandé à Benoît de me prêter un jeu ou deux parce que je recevais de la famille, raconte le créateur de Jungle panic, j'ai reçu une livraison express d'un sac avec douze jeux de société dedans ! Merci Benoît. »

Après 15 ans d'enseignement, il a fini par développer des astuces pour intéresser ses élèves, notamment à travers des ateliers. « J'essayais de rendre un peu plus funs les cours, raconte le natif des années 80, par exemple les troisièmes devaient apprendre les repères chronologiques, je leur ai fait faire un Timeline [jeu où il faut remettre des événements dans l'ordre]. Je l'ai adapté à la géographie, alors que ça n'existe pas. Au fur et à mesure, je me suis rendu compte que c'était ça, créer un jeu. »

Les dés étaient jetés, le destin était lancé.

« Welcome » dans le jeu

Aujourd'hui, Benoit Turpin compabilise environ une vingtaine de jeux à son actif. Sans compter les créations qui sont en conception et qui ne sont pas encore sorties. Mais il a bien fallu commencer quelque part. Et quoi de mieux qu'une partie perdue il y a quasiment dix ans. « Je jouais avec des amis à Eclipse, un jeu très long où j'ai perdu dès le premier tour. J'ai eu quatre heures pour analyser le jeu, ce que j'aimais ou non. Et j'ai créé le mien », se souvient l'homme.

On est alors en 2013 et se tient cette année-là, le Festival Ludique de Clermont-Ferrand consacré aux auteurs de jeux de société. Alors qu'il présente son tout nouveau prototype, Incremento, un jeu de lettres où les joueurs deviennent plus forts en apprenant des nouveaux mots, Benoit Turpin se confronte pour la première

La conception d'un prototype peut prendre plusieurs mois voire plusieurs années. Crédit : Lucie Guillet





Benoît Turpin prépare un nouveau jeu. Crédit : Lucie Guillet

fois à la réalité du métier. « J'ai le souvenir marquant d'un éditeur qui passe, et qui joue à mon jeu. Il me dit « j'adore, mais ce ne sera jamais édité. Je n'ai pas compris sur le moment. Si c'est bien pourquoi ne pas l'édition ? », s'étonne le concepteur en devenir. Puis les raisons deviennent évidentes, le jeu ne cible que très peu de monde, "ceux avec une affinité pour les lettres", et son coût de production est trop élevé. « Je me suis rendu compte que créer un jeu ne se résume pas à se faire plaisir. Le but est qu'il plaise au grand public », reconnaît-il.

Et des jeux qui plaisent au grand public, Benoît Turpin en a créés. Seulement deux ans après, son nouveau jeu, Optimo, [une réadaptation de Incremento en jeu de cartes] est un succès. « C'était le début, ça a été fait un peu n'importe comment, pas que je regrette, il faut une première expérience », affirme le concepteur toulousain. « C'est une esthétique des années 80 » remarque-t-il en attrapant la boîte perchée sur une étagère, « enfin c'est moche quoi ! (rires) Bon ça a plein de défauts mais ça m'a mis un peu le pied à l'étrier », reconnaît-il. Un jeu qui s'est vendu à 13 000 exemplaires. « Dans le milieu on considère que 5 000 exemplaires c'est un succès parce qu'on ne perd pas d'argent sur la fabrication », souligne l'auteur.

Puis la consécration arrive avec son deuxième jeu

On fabrique un jeu pour que les gens y jouent, pas pour y jouer soi-même

« Welcome to your perfect Home », un jeu de cartes inspiré du Yams [NDLR : jeu de dés où il faut enchaîner des combinaisons pour gagner des points]. Édité dans la Ville rose par l'éditeur Blue Cocker, vendu à plus de 200 000 exemplaires et dans 30 pays différents, c'est un véritable succès. À tel point que Benoît Turpin reçoit le label pion d'argent pour ce jeu. Une reconnaissance dans le métier. « Ce jeu, c'est un petit peu ma marque de fabrique, je suis connu pour ça », analyse l'auteur. Cela lui a d'ailleurs permis de sortir plusieurs extensions de ce premier volet, ainsi que plusieurs suites. « C'est toujours gratifiant de voir les gens s'amuser avec un jeu que l'on a créé. De les entendre dire qu'ils ont aimé notre travail », ajoute l'auteur toulousain. Au-delà de ses réussites, Benoit Turpin endosse différents rôles dans le monde ludique.

La création en tête du jeu

« Il y a une certaine excitation lorsque j'ai une nouvelle idée, que je note des choses dans mon carnet. On commence à créer le prototype puis évidemment ça ne marche pas comme on l'avait imaginé (rire), c'est là où le travail commence et c'est ce qui rend la chose intéressante », affirme-t-il, les yeux pétillants derrière ses lunettes.

Puisant son imagination dans ce qui l'entoure, l'auteur s'est déjà inspiré du plafond d'une église de Madrid pour créer un prototype. « Il y avait un plafond très beau qui m'a fait penser à des tuiles de jeu. En travaillant sur la mécanique

on s'est rendu compte que ça ne fonctionnait pas », explique le concepteur. Donc on a modifié le thème, c'est devenu des vaisseaux aliens qui se déplacent de parking en parking, ça n'a plus rien à voir (rires) ». D'autant plus qu'à chaque étape du parcours, sont prises en compte les attentes des joueurs amateurs. « On fabrique un jeu pour que les gens y jouent, pas pour y jouer soi-même », conclut le Toulousain.

Un auteur tourné vers les autres et le futur de sa profession. En plus de créer des jeux de société, Benoît Turpin est aussi chef de production dans l'édition de jeux. Faisant partie du collectif Malt [NDLR : Mouvement des Auteurs Ludiques Toulousains], le natif de la Ville rose a créé le syndicat des auteurs de jeux avant d'en devenir président. Le projet : inclure les jeux de société comme œuvre culturelle au même titre que les livres. Benoît Turpin travaille sur le projet de loi qui va être proposé à l'Assemblée nationale dans les mois à venir. L'homme a plus d'une carte dans sa main lorsqu'il s'agit de sa passion.

Lucie Guillet

Alain Maurech-Siman, passionnant passionné

Rares sont ceux qui peuvent se vanter d'avoir une vie aussi remplie : militaire, homme de radio, conseiller aux affaires européennes et internationales, officier de cabinet européen et aujourd'hui professeur, Alain Maurech Siman a toujours choisi de faire ce qui lui faisait le plus envie.



Alain Maurech-Siman sur les bancs de l'ISCPA Toulouse. Crédit : Ninon Giraud

Celui qui signe de ses initiales AMS est ce qu'on pourrait appeler un « personnage ». Ses cheveux gris précautionneusement peignés, ses petites lunettes noires et ses costumes parfois assortis, parfois dépareillés, font de lui un homme que l'on remarque et qui marque. Si vous le croisez au détour d'un couloir ou bien que vous assistez à l'un de ses cours, vous noterez sûrement les vestiges d'un accent germanique, dernières traces de sa langue maternelle, bercer les mots de vieux français qui sortent de derrière sa moustache. Mais Alain n'est pas là pour « amuser la galerie ». Ses élèves vous diront d'ailleurs qu'il parle peu de sa vie,

mais ses anecdotes viennent parfois ponctuer les longues heures de géopolitique et dans ces moments, tout le monde se tait et l'écoute. Alain en a marqué plus d'un et ils parlent aujourd'hui de lui comme un « *puits de savoir et de connaissance* », un « *sage* ».

Hasard et héritage

Lui qui naît au Pays basque, d'un papa vascon et d'une maman issue de la petite noblesse allemande, avoue aujourd'hui se sentir avant tout « *european de cœur* ». Où qu'il aille en Europe, il s'y sent chez lui. Et il l'a visité le vieux continent ! Lui qui ne souhaitait ni devenir professeur comme son père, ni militaire comme la famille de sa mère, fera finalement les deux. D'abord en tant qu'interprète et officier accompagnateur de délégation étrangère dans la Marine. Enfin, en tant qu'enseignant en géopolitique au sein de différentes universités et établissements supérieurs en Bel-

gique, France, Espagne, et même jusqu'en Amérique Latine. Juriste de formation et diplômé de sciences politiques, Alain Maurech-Siman était bien parti pour poursuivre la voie de la géopolitique, bien que son rêve d'adolescent le voit devenir ministre. Une idée « *plus sotte que grenue* », souligne-t-il avec humour, qu'il abandonnera après qu'on lui ait proposé de rentrer dans un cabinet interministériel. Lui ne se voyait finalement pas devenir ministre. Quant à sa femme, elle ne se souhaitait pas non plus devenir « *femme de ministre* », elle, qui partage sa vie depuis 52 ans et qui a toujours suivi les pas de son mari. De leur amour,



« encore jeune », insiste Alain, naissant deux filles, toutes deux aujourd’hui engagées et établies dans la marine. Une habitude de famille visiblement.

L’homme d’expérience conçoit qu’il peut facilement passer pour un affabulateur, mais celui qui se dit avoir eu plusieurs vies

« comme les chats » a toujours joué sa vie : « *Dans la vie, il y a ceux qui se construisent un idéal et qui l’accomplissent. Moi, je ne fais pas partie de ces gens-là : j’ai joué ma vie !* » Amoureux du risque, Alain a toujours choisi ce qui lui faisait envie. Et c’est sûrement cette tendance qui l’amènera à faire des rencontres déterminantes pour la suite de sa carrière. Comme celle de Javier Solana, alors haut représentant pour la politique étrangère et de sécurité commune de l’Union Européenne, pour qui il travaillera en tant que conseiller technique extérieur. Ou encore Viviane Reding, alors vice-présidente de la Commission européenne pendant 14 ans et encore aujourd’hui députée européenne pour le Luxembourg, qui lui donne sa chance pour se lancer dans l’enseignement.

Mais avant eux, Alain note l’influence particulière d’une femme : sa grand-mère. Elle qui parlait douze langues et qui a donné le goût de la culture et de la curiosité à son petit-fils. Lui qui aujourd’hui en parle couramment neuf et qui s’efforce de transmettre ces bonnes habitudes à ses étudiants. Il souligne aussi son héritage religieux. Chrétien de confession, bercé dans un foyer où papa était catholique et maman protestante, Alain dit aujourd’hui se plaire dans n’importe quelle branche, pouvant suivre la messe « *qu’importe l’édifice religieux dans lequel elle a lieu* ». Sa religion, il

la pratique à sa façon, c’est son hygiène de vie. S’il avait d’ailleurs rencontré le Christ, il aurait pensé que c’est « *un type extraordinaire, quelqu’un en dehors des clous* », un modèle.

Les autres, composante incontournable

Du melting pot qu’est sa vie, Alain Maurech Siman tire aujourd’hui quelques conclusions, d’un regard doux, rieur et parfois nostalgique : « *Ma vie est un entonnoir : de par les choix que j’ai faits, ma vie a accumulé tout un nombre de choses et au bout, il y a ce petit tuyau qui récolte tout pour n’en extirper que la quintessence.* » C’est un homme qui tient à sa liberté et qui par civisme, respecte celle des autres. Il

résume d’ailleurs sa vie comme à leur service. En tant qu’enseignant, mais aussi en tant qu’assesseur en affaires publiques européennes et internationales et avant ça, en tant que militaire. Bien qu’il ait fait ses classes, il n’en a pas pour autant une vision du monde violente : dans la vie comme dans l’armée, il s’est toujours senti le devoir de défendre, jamais d’agresser « *Qu’est ce que je peux apporter aux autres ? Ce que je sais faire, c'est-à-dire me mettre à leur service !* »

En 1982, il nourrit sa fascination de petit garçon en rejoignant l’Ordre Souverain et Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, dit Ordre de Malte. Il en sera d’ailleurs nommé chevalier. Un titre très chic, mais

pour Alain, c’est avant tout une notion de service. « *In medio stat virtus* [NDLR: la vérité/vertu se tient au milieu]. » Trouver le juste milieu est presque une ligne de vie pour lui, une position d’équilibre parfait mais malheureusement, la plus inconfortable.

C’est ainsi qu’il a décidé de vivre : avec légèreté et risque. Bien qu’il fasse les choses avec sérieux, il ne prend pas sa vie au sérieux : il n’a toujours pas, malgré les années derrière lui, le sentiment tragique de la vie, si ce n’est qu’elle est tragiquement courte : « *Ça doit être très très emmerdant de faire quelque chose juste pour casser sa croûte.* » Alain n’a d’ailleurs jamais un sou sur lui !

Il n’apporte aucune valeur à l’argent, si ce n’est sa fonction de monnaie

Il vaut mieux être bien vu par quelques-uns qu’aimé par tout le monde

et laisse souvent traîner sur une table, à la manière du petit poucet, les quelques billets et pièces qu’il pourrait trouver dans ses poches, pour le plus grand bonheur des autres. Et bien qu’il ait passé sa vie à leur rendre service, Alain Maurech Siman n’a jamais vécu en fonction des autres : « *Il vaut mieux être bien vu par quelques-uns qu’aimé par tout le monde* », un mantra qu’il revendique, et qu’il continuera de revendiquer ! Comme il promet de continuer à jouer sa vie. Parce qu’à 78 ans, Alain ne se sent pas vieux : il le sera le jour où il l’aura décidé.

Ninon Giraud



Régine Bedot, maquilleuse à la retraite, qui n'arrive pas à raccrocher. Crédit : Léna Albert

Régine Bedot, en un tour de main

Originaire de Cavaillon en Provence, Régine Bedot montre l'importance de saisir sa chance pour devenir ce qu'on a rêvé. Maquilleuse professionnelle, issue d'une famille de commerçants, Régine a su prendre son destin en main.

Si certains attendent la retraite avec impatience, pour Régine c'est tout le contraire : « *C'est difficile de mettre le point final, j'avoue, mais il me faudra le faire à un moment.* » La vie de maquilleuse professionnelle a été, et est encore un métier de passion, de joie, de bonheur. Régine a consacré la majeure partie de son existence à cette profession. Entre voyages dans le monde entier, et rencontres inoubliables, cette femme rêveuse a tracé son chemin.

Si tout commence dans sa famille de commerçants, Régine rêve d'un autre chemin que celui emprunté par son entourage : « *Là-bas, soit on était commerçant, soit on était commerçant. Moi, j'ai toujours été attirée par les métiers artistiques. J'aurais voulu être danseuse ou encore actrice.* » Des personnes peuvent tout changer

dans cette situation. C'est donc une rencontre amoureuse qui donne à Régine l'envie de partir à l'aventure. À 19 ans, elle s'envole vers Paris : « *J'ai découvert une toute autre vie, la vie parisienne.* » La jeune femme touche du bout des doigts ce monde qui l'attire tant : « *Pour commencer, j'ai fait plusieurs petits boulot dans le monde du mannequinat, ça a duré 2 ou 3 ans, il fallait que*

je gagne de l'argent. Et c'est grâce à ce métier que j'ai découvert celui qui me correspondait finalement. » Dans les studios, l'apprentissage commence déjà, mais de l'autre côté de l'objectif,

elle est alors mannequin, élancée, elle commence à faire ses armes. « *Je ne savais même pas que le métier de maquilleuse existait au début.* » Régine explique que dans les années 80 ce milieu est privé, pas vraiment connu. Il n'y avait pas d'école, du moins dans le monde de la mode, pas de formation. « *C'est là que je suis tombée sur un maquilleur très connu, François Nars.* »

« Je ne savais même pas que le métier de maquilleuse existait au début »

Le hasard fait bien les choses, Régine passe assistante. Pendant 6 mois, elle découvre ce métier, ses ficelles, et apprend l'art du maquillage : « *J'ai appris en regardant le système des*



studios photo, comment se positionner, mais je m'entraînais aussi seule chez moi. Sinon il y avait des tests entre jeunes apprenties. On faisait une séance pour s'exercer, c'était une belle époque ». Les choses se passent très vite, et Régine se retrouve rapidement sur le devant de la scène.

Le début de l'ascension

En 1983, son histoire prend un nouveau tournant, le bon tournant : « Je fais ma toute première séance pour le magazine L'Officiel, c'était une série de mode. J'étais super angoissée, mais au final je m'en suis super bien sortie. » C'est un moment clé dans la vie de Régine Bedot, il s'agit du début de sa carrière. Même après cette première dans le monde du maquillage, le travail n'est toujours pas régulier, c'est séance par séance que cette femme fait son effet, et trouve sa place : « Progressivement, je suis devenue une maquilleuse reconnue, tout est allé très vite, comme nous étions très peu, nous faisions de petites équipes assez rapidement et quand ça se passait bien, on me recommandait. » Les séries continuent, le travail aussi, les photographes, stylistes, et rencontres, Régine ne rate aucun moment.



Régine Bedot, un métier de passion. Crédit : Léna Albert

Si tout semble se passer pour le mieux, la vie de maquilleuse n'est pas toujours facile. Les journées sont denses : « Sur des séances, cela pouvait être des heures très très longues, bien sûr, il faut aimer ça, on peut finir à 3 heures du matin et commencer à 7 heures. » À l'époque, le patriarcat est plus que présent : « Certains photographes étaient odieux avec les mannequins, il les faisaient pleurer. Il y en avait beaucoup de ce genre dans ces années-là. Ils pensaient avoir les pleins pouvoirs. Il y avait ce côté patriarchal du photographe, le chef de la meute. » Malgré tout, les bons moments sont plus nombreux, et ils restent ceux dont Régine se souvient le plus. Les rencontres, que ce soit avec les maquilleurs, les mannequins, les photographes, ou encore les actrices sont plus nombreuses les unes que les autres, mais aussi plus marquantes. Ces moments-là l'emplissent de joie : « J'ai eu la chance de travailler avec Richard Avedon qui a photographié Marilyn Monroe, c'est un souvenir génial. J'ai rencontré de belles personnes, j'ai beaucoup travaillé avec Tilda Swinton que j'apprécie énormément, avec Chanel, ou même Marion Cotillard, Julie Gayet et d'autres. Chaque rencontre a été une source de bonheur. » Cela lui a aussi permis de faire des voyages extraordinaires dans le monde entier : « Les Seychelles, le Japon, l'Islande, l'Afrique, c'était génial de pouvoir partir même si c'était pour travailler. Pour moi, ça n'a jamais été un sacrifice, on arrivait à gérer avec mon mari Jamel. Nos vies étaient harmonieuses. »

Dur de décrocher

Si Régine Bedot est retraitée depuis 2 ans maintenant, arrêter de pratiquer définitivement son métier du jour au lendemain n'est pas d'actualité. Venue vivre dans le Sud, à Saint-Hilaire près de Caronne avec son mari, les allers-retours à Paris continuent. Non plus par « obligation » de travailler, manque de personnel, ou manque d'argent, mais simplement par plaisir. Après avoir donné autant à son métier, aujourd'hui elle privilégie l'affection : « Quand c'est Tilda, j'y vais parce que je l'aime énormément, désormais, je me déplace si le projet m'intéresse, si j'apprécie les mannequins, ou les membres de l'équipe. » Un rythme de vie qui ne convient pas à tout le monde bien sûr, mais c'est celui que Régine Bedot a choisi : « C'est toujours joyeux et j'ai toujours du plaisir quand je vais à Paris. Ça met de la vie dans ma vie. » Alors, oui, Régine ne partage pas le devant de la scène avec les personnes qu'elle sublime. Mais la partie la plus importante du travail est entre ses mains. Comment mettre en valeur quelqu'un ? Comment sublimer une personnalité ? Tout ce qu'il y a derrière la photo de magazine, derrière l'actrice qui foule le tapis rouge, ou la publicité pour un produit de maquillage : « Ce sont les petites mains dans l'ombre, qui fabriquent cette image parfaite. »

Léna Albert

Max Toyer, un Max de confiance

En 2017, Max Toyer a lancé « Sorry Mom », l'un des plus gros salons de tatouage de Toulouse. Rencontre avec un homme aux plusieurs casquettes, toujours bien portées.

« Quand j'ai créé Sorry Mom, l'idée était de trouver quelque chose qui correspondait à toutes les personnes qui passaient la porte. » Quand il franchit le seuil du salon de tatouage qu'il a créé en 2017 dans le centre de Toulouse, Max Toyer pourrait s'apparenter à un client. Casquette noire sur la tête, veste en cuir et sweat sur les épaules, ce Breton d'origine n'a pas l'allure d'un tatoueur et en joue. C'est justement pour combattre les clichés qu'il s'est lancé dans l'entrepreneuriat. « De mon expérience, quand je rentrais dans un salon de tatouage, je me sentais jugé, on me regardait des pieds à la tête. Ça me semblait important de créer une boutique où tu peux te sentir à l'aise et te faire tatouer dans un lieu de confiance », révèle l'homme de 35 ans.

La confiance, son maître-mot dans le tatouage, dans la vie aussi. « Je suis très reconnaissant car les gens nous font confiance de A à Z. Ils viennent et sont prêts à porter un de nos dessins toute

leur vie. C'est le principe de confiance », rappelle-t-il. Une relation qu'il prend plaisir à créer ou renforcer sur les réseaux sociaux, tels que TikTok, Instagram ou encore Youtube, où il se montre très présent. « Entre un réseau où tu vois des tattoos et tu ne vois pas la personne qui est derrière et un autre réseau où tu vois des tattoos et la façon d'être du tatoueur, tu te sentiras plus en sécurité d'aller avec quelqu'un que tu as l'impression de le connaître », détaille-t-il.

Tatoueur de grosses pièces qui prennent au minimum 3 à 4 heures de travail, Max Toyer apprécie développer une complicité unique avec ses clients. D'autant que pour réaliser un bras complet, plusieurs séances d'une après-midi entière sont nécessaires et espacées de plusieurs semaines, ce qui établit une longue relation entre le tatoueur et le client. « C'est rare que tu passes 5h en face de quelqu'un à parler de ta vie. Les gens te racontent leur vie, toi, la tienne.

Ça fait un peu psy », s'amuse-t-il. Il poursuit : « Honnêtement, parfois, les gens se livrent à toi comme ils ne se livrent à personne d'autre. Certains ont l'image du tatoueur, un peu trash, et l'impression qu'ils peuvent tout dire et que tout sera accepté même des choses qu'ils n'assument pas dans le monde « civil ». J'ai beaucoup d'infos sur beaucoup de gens », rigole-t-il.

La création et le partage “enrés” dans la peau

Ayant passé toute son enfance en Ille-et-Vilaine, habité aux 4 coins de France et connu différentes carrières professionnelles telles que peintre, sculpteur, commercial ou encore militaire, c'est finalement le tatouage qui se présente sur sa route et lui permet de devenir tatoueur professionnel en 2010. « Un tatoueur rennais, Khalil, m'avait donné une vieille machine chinoise, ma première machine à tatouer. D'abord, c'était plus

Max Toyer dans son atelier de tatouage. Crédit : Louis Le Bars





par envie de me tatouer moi-même », se rappelle-t-il. Après avoir réparé l'erreur d'un tatoueur, puis s'être fait la main sur le bras gauche, Max commence à tatouer ses amis : « Il n'y avait pas vraiment d'objectif professionnel derrière. Au fur et à mesure, le tatouage m'a permis de gagner ma vie. »

Une nouvelle vie professionnelle qui lui permet d'avoir une création plus rapide que lorsqu'il réalise un tableau. Artiste peintre, un objectif professionnel qu'il se fixe toujours. « L'idéal, ce serait d'être complètement indépendant financièrement et de pouvoir faire des tableaux. En même temps, je me connais, je n'arrête jamais de créer des choses. Je sais que je vais avoir plusieurs vies professionnelles et qu'elles auront toujours une base de création parce que c'est mon objectif quotidien », analyse celui qui espère dans le futur avoir une entreprise et une aisance professionnelle qui lui permettront de faire une exposition par an.

Toujours en quête de création, et suite au lancement du "Challenge Tattoo Draw" lors du confinement, l'idée de réaliser une application pour les tatoueurs et salons de tatouages du monde entier lui est venue. « Ça fait un an que je suis dessus. J'aime ce côté création, concevoir des activités complètes à chaque fois. Avec mon application, j'élabore quelque chose qui n'existe pas » souligne l'entrepreneur. Autre grand projet, celui de recouvrir son bras droit. Attiré et inspiré par de nombreuses choses, la « pièce monstrueuse » qu'il souhaite tant est encore en cours de réflexion.

« J'ai tout le temps envie de le recouvrir ce bras, mais il y a tellement de tatoueurs que je n'arrive pas à me décider. Quand il y a un tatoueur que j'aime bien, que j'imagine sur mon bras, au final je me dégonfle et je le fais sur la cuisse. » Jeune papa, il avoue avoir l'idée de faire quelque chose en rapport avec son petit garçon dans un thème cyrillique, puisque la maman est de nationalité russe.

Transmettre à tout âge

Max ne se voit pas pour autant quitter le monde du tatouage de sitôt. « Je pense que dans 20 ans je tatouerai encore, parce que j'aime ça et que j'aime toujours ce rapport à la personne que tu n'as dans aucune autre activité », se projette celui qui admire Jeff Gogh ou encore Salvador Dali. Il aime rappeler que peu importe l'âge, « ta mère va t'engueuler à chaque fois que tu te fais un nouveau tatouage. » Il en est le parfait exemple, lui qui en est recouvert sur le bras gauche et les jambes. « Ma mère continue à m'engueuler à chaque fois que je me fais tatouer », rigole-t-il.

Inspiré par la citation d'Oscar Wilde « Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les



Max Toyer en train de tatouer. Crédit : Louis Le Bars

étoiles », Max n'est pas fermé à l'idée de partager son art à la nouvelle génération. « À titre personnel, ça pourrait m'intéresser d'intervenir dans une école de tatouage, de transmettre », confesse-t-il, toujours marqué par l'embauche d'un apprenti il y a quelques années. « Quand il est arrivé, il m'a montré ses dessins et il était nettement meilleur que moi, il avait un talent fou. Je me suis posé la question de le prendre ou pas. J'ai fait le choix de le prendre parce que je me suis dit qu'il faut toujours apprendre des meilleurs, que j'allais lui amener le côté tattoo mais que lui m'amènerait le côté dessin. J'ai beaucoup appris avec lui en évoluant à son contact et on a grandi l'un avec l'autre. Si je ne l'avais pas pris avec moi, je n'aurais pas évolué à ce point », examine Max.

Considérant que tout ce qu'il réalise dans la vie « n'est pas une finalité », qui sait où s'arrêtera Max Toyer et que réalisera-t-il demain ? Une chose est sûre, déjà, il tatouera son bras droit.

Louis Le Bars

2010 : passage au statut de tatoueur

professionnel

2017 : création du salon de tatouage

2021 : naissance de son premier enfant

Isabelle Monclaire, écrire pour ne pas oublier

Après 40 ans à essayer de combattre ses démons, Isabelle Monclaire décide de les laisser l'inspirer. Anciennement éducatrice dans une maison d'enfants, elle a entrepris de tout quitter pour écrire un livre sur ses expériences de deuil.



Isabelle Monclaire s'inspire de tout ce qui l'entoure, ici à la Halle de la Machine. Crédit : Nil Ferrani

Il y a ceux qui en parlent, ceux qui pleurent, ceux qui oublient, ceux qui pensent avoir oublié. Elle, n'a jamais oublié. La blessure de la mort d'un proche est sûrement l'une des épreuves les plus dures d'une vie. Et tous les psychologues le diront, le deuil est une étape personnelle qui peut prendre un temps considérable. Isabelle a longtemps cherché des réponses, mais elle ne les a jamais trouvées. « Je pense que c'est après le décès de ma mère que j'ai lâché prise, je ne voulais

pas vivre encore une fois cette souffrance qu'était la perte d'un proche. »

Être une adulte avant l'heure

Des décès, elle a dû en traverser. Tout d'abord sa sœur, à l'âge de 16 ans, qui décède à 24 ans à la suite d'un cancer de la peau. Une période charnière dans le développement d'une personne. « Vous savez, nous n'étions que deux avec ma grande sœur, Geneviève. Elle était magnifique, courageuse, puissante dans sa façon d'être. On parle d'une période où le féminisme n'était pas aussi marqué. Pourtant elle était la définition de la femme forte de 2022, mais en 1980 ». C'est là qu'apparaissent les premières larmes. Isabelle en parle avec un tremblement dans la voix qui déstabilise. « Pourtant je lui en ai voulu pendant très longtemps. De me laisser seule, de voir mes parents s'occuper

d'elle pendant 2 ans où je devais me construire seule, où je suis devenue une adulte à 14 ans. C'était ma sœur, mais j'avais l'impression que c'était moi qui partait. » Elle avouera que ce sont des mots qui la hantent jusqu'à aujourd'hui. Et Isabelle pense également que c'est pour cela que son deuil n'a jamais été fait. Les regrets, d'avoir eu de telles pensées. Elle sanglote, jusqu'à pleurer à chaudes larmes. Elle part, gênée et triste.



Comme si elle venait d'apprendre la nouvelle. Ou comme si elle s'était fait une raison.

Besoin de renouveau

Une pause est nécessaire dans le récit à ce moment-là. Quand elle revient : « *Désolée c'est ridicule mais c'est difficile de parler de tout cela, c'est ma façon d'être. Vous savez, on m'a expliqué que le deuil était la fin d'un cycle pour l'acceptation d'un décès. Les spécialistes, j'en ai vu des dizaines pendant 30 ans. Pour moi ça n'a rien changé, et je suis sûre que pour certains c'est pareil.* » Puis elle raconte le deuxième traumatisme, celui de son conjoint, il y a une trentaine d'années. Grégory était un footballeur promu à un grand avenir.

Un soir, en sortant d'un restaurant à Valenciennes avec Isabelle, il est assassiné froidement d'une balle dans le corps. Un événement qu'elle raconte encore comme si elle y était. Le dossier, a été classé sans suite après de longues années d'enquête car le meurtrier ne fut pas retrouvé. « *Je pense que c'est aussi pour cela que je n'ai jamais fait mon deuil de Grégory. Savoir que cet homme se balade dans la rue quand lui n'est plus. Ne pas savoir pourquoi, ne pas avoir de réponses à toutes ces questions est le plus dur.* »

C'est après ce drame qu'à l'âge de 24 ans, elle arrive à Toulouse pour changer complètement de vie. « *J'ai eu une période où j'avais l'impression que la vie s'acharnait sur moi. J'ai eu des pensées sombres, je ne pouvais plus vivre là où tout était arrivé. Il fallait que je change d'air, complètement.* » Par la suite, Isabelle ressent le besoin de refaire sa vie « *Je pense que je m'étais fait*

une raison. J'y repense, puis parfois j'en pleure. Mais je ne peux pas craquer à propos de ça. Mon mari comprend cette situation, et l'accepte. Vivre avec quelqu'un qui n'a pas fait son deuil, ça n'est jamais simple, surtout comme maintenant où l'on doit se replonger là-dedans. »

Se tourner vers l'autre

À la suite de cela, elle a orienté sa vie pour aider son prochain. « *Au bout de 5, 10, 15 ans, on s'oublie. C'était plus facile pour moi de régler les problèmes des autres plutôt que de me focaliser sur moi. Mes expériences me permettaient de comprendre parfois la colère des personnes. Mes sentiments, je les ai refoulés mais ils m'ont guidée et inspirée dans mes choix. Après avoir passé des années à chercher la réponse à mes questions, et pourquoi je ne pouvais pas faire mon deuil, j'ai compris. J'ai compris que ce n'était pas une fin en soi. Je ne préfère pas les oublier, je préfère vivre avec ça plutôt que de les oublier à jamais.* »

Après avoir passé 25 ans de sa vie à aider les gens en situation difficile dans une maison d'enfants, en parallèle, Isabelle Monclaire dirige pendant de nombreuses années un collectif d'écoute "Plus jamais en colère". Puis, le Covid a tout bousculé. Elle a arrêté son travail, entre les épisodes de confinements et l'impact financier que cela avait sur les collectivités publiques, elle fut remerciée. Puis vint le décès de sa mère, Geneviève, qui mourra à la suite de complications dues au Covid. « *Cette fois-ci, c'était tout autre. Je ne sais pas si ce n'est parce que je n'ai pas pu voir ma maman se faire enterrer, ou parce que j'avais déjà vécu beau-*

coup trop de drames pour me remettre dans un autre. C'est ma mère, j'ai eu du chagrin mais elle m'a donné la motivation pour faire ce que je veux réaliser aujourd'hui. »

Isabelle est une grande lectrice. On peut le voir aux piles de livres qui s'entassent chez elle. Autant de romans classiques, que de thrillers, mais également beaucoup de livres sur le développement personnel et la psychologie.

Alors c'est tout à fait normal qu'elle s'essaie à en écrire un. « *Je voulais voir si j'en étais capable, mais surtout savoir que ça peut aider des personnes dans la même situation que moi.* »

***J'ai compris que le deuil
n'est pas une fin en soi.
Je préfère vivre
avec ça plutôt
que de les oublier
à jamais***

Après plusieurs essais, elle se rend compte que sa force n'était pas de créer une histoire, mais de parler de la sienne. C'est donc tout naturellement qu'elle s'est penchée vers un livre de développement personnel, pour raconter son histoire, et pour la partager. « *Je veux croire que je ne suis pas la seule à ne jamais avoir réussi à avoir fait le deuil. C'est fragile une blessure vous savez. On la garde précieusement, et on la déballe, petit à petit. Car la déballer tout d'un coup en fait quelque chose de banal. Mais une blessure, ça instruit, ça séduit, ça inspire.* »

Quand on lui parle du titre de son œuvre, elle n'y a pas encore réfléchi mais elle a des idées : « *Je veux un titre qui choque, mais qui réconforte à la fois. Je veux dire aux gens qui le liront : "Tu n'es pas seul, c'est ton histoire qui est unique".* »

Nil Ferrani

Dominique Hornus-Dragne, se reconstruire par l'escrime

Toute sa vie, Dominique Hornus-Dragne l'a dédiée à soigner ses patients. Aujourd'hui à la retraite, l'anesthésiste se consacre à Solution RIPOSTE, une association pour aider les femmes atteintes d'un cancer du sein grâce à l'escrime.

Chaleureux. Voilà le premier mot qui vient à l'esprit quand Dominique Hornus-Dragne vous accueille dans son grand appartement place Saint-Sernin. Même si le mois de décembre approche, la température ambiante du lieu ainsi que son sourire affectueux donnent vite l'envie de faire tomber le manteau. Dans la grande pièce à vivre de son cocon, une chose frappe dans la décoration : l'escrime est omniprésente. Statues, tableaux ou esquisses accrochés au mur, on

ne peut ignorer les représentations de ce sport de duel qui lui tient tant à cœur. « *L'escrime m'est tout de suite apparu comme une révélation. Ça ne m'a jamais quitté même si ma mère m'a obligée à arrêter à 17 ans. Dans ma famille, une fille, ça faisait de la danse, ça ne combattait pas avec un fleuret !* », raconte-t-elle en riant. Cet appartement, Dominique Hornus-Dragne y vit depuis sa naissance. Et même si elle n'a pas beaucoup grandi depuis qu'elle a commencé l'escrime,

derrière ce petit bout de femme rayonnante se cache un caractère bien trempé. « *Je suis quelqu'un de très gentil, enfin je pense ! Mais en escrime comme dans la vie, dans un duel entre vous et moi, celui qui gagne ce sera moi !* » Du haut de ses 70 ans, l'ancienne anesthésiste pédiatrique dégage une énergie déconcertante qui se ressent particulièrement quand elle se lance dans ses multiples anecdotes. « *Vous me dites si je parle trop !* », s'excuserait-elle presque.

Dominique décore son appartement à l'image de l'escrime. Crédit : Simon Barrau



De la passion à l'action

Cet amour pour l'escrime, Dominique Hornus-Dragne l'a combiné avec ses années d'expérience d'urgentiste en lançant Solution RIPOSTE. Créée en 2014, cette association propose à travers cette discipline une activité physique adaptée aux femmes opérées d'un cancer du sein. Une manière de faire du sport tout en travaillant des mouvements tout aussi efficaces en matière de rééducation que la kinésithérapie. Sans compter le facteur psychologique qui permet aux riposteuses de reprendre confiance après avoir vécu un tel traumatisme. L'idée d'allier sa passion à son travail, cela faisait déjà plusieurs années que Dominique Hornus-Dragne y pensait. Le déclic arrive quand elle rencontre Nathalie, une jeune patiente de 30 ans atteinte d'un cancer du sein. « *Lors de nos consultations, je lui conseille de faire du sport* », explique-t-elle. « *Elle décide de s'inscrire dans une salle de gym. Une semaine plus tard, elle revient et me dit «je n'y remettrai plus les pieds, tout le monde me regarde». Je lui suggère alors l'escrime. Elle revient me voir quelques jours après et me dit : «Au moins là-bas, tout le monde est habillé pareil!». Et ce facteur de la tenue, c'est ce qui a*



Dominique manie le fleuret, une des trois discipline de l'escrime
Crédit : Simon Barrau

été l'élément déclencheur. » Germe alors l'ambition de créer Solution RIPOSTE.

Mais pour créer ce programme, il fallait des gens qui connaissent l'escrime sur le bout des doigts. Et qui de mieux que Jean-Philippe Parade, un ancien armurier de l'équipe de France de la discipline ? Un homme qui a suivi des escrimeurs au plus haut niveau mondial pendant 40 ans et de multiples olympiades. Un acolyte de combat avec lequel l'anesthésiste a tout vécu, victoires comme défaites. « Quand Dominique m'a proposé de la rejoindre, j'ai tout de suite adhéré. Je ne pouvais qu'accepter de rejoindre ce beau projet, en plus avec elle ! », relate le maître d'arme Jean-Philippe Parade avec qui elle a donc fondé l'association. « Quand j'ai voulu créer Solution RIPOSTE, je n'ai pensé à personne d'autre que Jean-Philippe. Le projet, c'était soit avec lui, soit rien du tout ! » De cette longue amitié qui a débuté dans une salle d'armes quand ils n'avaient encore que 13 et 17 ans, est née l'ambition de créer ce programme.

À partir de 2010, ils testent l'expérience avec plusieurs patientes volontaires dans la salle d'armes de Ramonville. Le résultat ? Plus de 100 villes en France possèdent aujourd'hui

une salle d'armes labellisée Solution RIPOSTE. L'action s'est même étendue à l'international puisque la Belgique, l'Italie, la Suisse et le Canada ont eux aussi adhéré au projet.

Une intime conviction

Mais cette initiative n'est pas qu'un programme pour aider les victimes de cette maladie à se sentir mieux dans leur corps. Solution RIPOSTE s'inscrit dans un protocole dont les résultats et les observations sur les riposteuses permettent de faire avancer les recherches sur le cancer.

« En réfléchissant de médecin à médecin, on s'est rendu compte que les gestes de l'escrime apportent une vraie réponse à certaines problématiques physiques qu'entraîne le cancer du sein. » Et ça marche ! Les résultats sont probants et montrent de vraies améliorations en termes de rééducation. Cette envie d'aider les autres à travers la médecine, Dominique Hornus-Dragne l'a développée depuis très jeune. « Travailler aux urgences, c'est un choix qu'on fait. Moi, je n'ai toujours voulu que ça ! Je me souviens, quand j'avais 15 ans, j'ai vu un jour un SAMU traverser la Place Jeanne d'Arc à toute vitesse et je me suis dit "un jour je rentrerai là-dedans !". » Et c'est ce qu'elle a fait !

Pendant plus de 40 ans, elle dédie sa vie à la médecine, exerçant de nombreux corps de métier, toujours aux urgences. Mais si un mot devait se dégager pour la décrire, ce serait sans hésiter la passion. Ses histoires, elle les vit et ça

se sent. Son métier d'anesthésiste et réanimatrice en pédiatrie aux urgences, c'est toute sa vie. Des sacrifices, elle a dû en faire mais elle ne regrette rien. Être au service des patients et sauver des vies, voilà quelle était sa priorité. « Si quelqu'un avait des questions ou voulait plus d'explications, ma consultation durait une heure. Et pour ceux qui en avait besoin, je restais jusqu'à sept ou huit heures du soir s'il le fallait. » Cette

passion et cette ardeur qui anime l'anesthésiste à travers ses actions ont toujours rendu admiratifs ses confrères et amis. « C'est quelqu'un de profondément humain, qui se plie en quatre pour aider toute personne qui en a besoin », dépeint maître Parade. Toute sa vie, Dominique Hornus-Dragne a tout donné pour ses patients. Aujourd'hui, c'est pour ses riposteuses qu'elle continue de se battre. « On veut leur redonner confiance, qu'elles puissent à nouveau se sentir bien dans leur corps et dans leur vie. C'est ça le plus important pour nous ! » Le combat contre le cancer n'est peut-être pas encore gagné mais une chose est sûre, la riposte est en marche.

Simon Barrau

Alexandre Roux, un Indian dans la ville

Il est celui qui donne le ton, le rythme, sa voix. Il est le « capo » du Toulouse Football Club, le président du groupe ultras nommé « Indians », mais aussi le visage de toute une communauté de passionnés. Portrait d'Alexandre Roux.

L'être humain est destiné à faire des choix, constamment. Certains décident même de lier leur destin avec une autre entité. Pour Alexandre Roux, c'est le cas. Le TFC a changé sa vie. Pourtant, rien ne laissait présager une trajectoire aussi mouvementée. Né à Toulouse en 1997, le jeune Alexandre connaît une adolescence classique.

Amoureux du football, il passe ses week-ends au stade, et plus précisément au Stadium. Là-bas, il se sent lui-même, il s'y sent bien. À tel point que le match ne l'importe plus vraiment. En grandissant, Alexandre se voit « *de plus en plus attiré par ce qu'il se passe en tribune* », dit-il. Les chants, la joie, les torses nus de tous ces mordus de football, cette ambiance si particulière qu'on ne retrouve ailleurs lui plaît. Alors, son idée est claire : devenir un « Indian ».

Ce terme employé pour désigner les

plus fervents supporters du TFC. Mais pas n'importe lequel.

Le chef d'une tribu

Facteur à La Poste dans la vie de tous les jours pour « *remplir le frigo* », raconte-t-il, Alexandre doit gérer une double casquette quotidienne. Si le TFC a toujours pris une place importante dans sa façon de vivre, la bascule s'est confirmée depuis qu'il est devenu le président des Indians Tolosa. Après avoir gravi les échelons au sein du groupe, passant de simple supporter à tête d'affiche, Alexandre assume totalement partager son existence avec celle du TFC.

Pour lui, c'est un « *véritable mode de vie* ». Le jour de match, il est le capo du Stadium. « *C'est un peu moi qui met l'ambiance et qui dicte le ton* », confie-t-il humblement. « *Je monte sur le perchoir et je lance les chants*

en tribune, j'adore ça. » Mais pas que. Outre ses qualités d'ambianceur d'ores-et-déjà validées par les supporters Violets, Alexandre est aussi le leader des Indians. Le patron, c'est lui. « *Quand il parle, on l'écoute. C'est lui qui nous représente en quelque sorte* », déclare Elie, Indian de 20 ans.

Alors, il doit gérer un peu tout ce qu'il se passe au sein du groupe. « *Déplacements, comportements, création des tifos* [NDLR : animations visuelles organisées par des supporters d'une équipe en tribune], *je suis partout* », raconte-t-il. « *C'est un vrai investissement personnel. On loue des bus, dessine les trajets, bref, ça demande aussi un budget à prévoir. C'est aussi pour ça qu'il faut avoir un métier à côté, sinon ça peut devenir compliqué.* » Un travail quotidien qui prend du temps, de l'énergie, sans pour autant être rémunéré. Mais ça, Alexandre s'en fiche. « *Si ça l'était,*

Alexandre Roux, capo du Stadium. Crédit : Collectif Indian





ça perdrait de sa valeur et de son authenticité. Être un ultra, c'est donner sa vie pour le club sans rien attendre en retour. C'est ce qui fait la beauté du truc. »

Un pour tous, tous pour un

Pour supporter la charge mentale que demande le quotidien d'Alexandre Roux, ce dernier peut néanmoins compter sur une aide de taille : les Indians. «*Avec eux, j'ai trouvé une vraie famille. Y a les anciens, les plus jeunes, c'est un noyau dur, très soudé.* » Rentrer dans ce groupe d'ultras a tout changé. Notamment au niveau des relations humaines. «*Forcément, quand tu pars toutes les deux semaines traverser la France pour les matchs extérieurs, les liens se créent.* » Nul doute que les longs déplacements ont dû forger encore un peu plus la solidarité au sein du groupe. Telle une famille, les Indians se déplacent, mangent, rigolent, pleurent ensemble, et ce tous les week-ends. Tous, ou presque. «*Nos vies tournent tellement autour de ça qu'on délaisse beaucoup nos proches. Heureusement qu'il y a des périodes de trêve de temps en temps pour pouvoir lever le pied* », rigole-t-il. Les Violets sont liés, plus que tout. Ainsi, des valeurs communes en ressortent. Parmi elles, la solidarité. «*C'est déjà arrivé qu'un de nos mecs se fasse choper avec un fumigène par exemple, mais s'il se fait amener en garde-à-vue, on va tous l'attendre jusqu'à sa sortie. On peut aussi lui payer un billet de train pour qu'il puisse rentrer si ce n'est pas à Toulouse. C'est de la camaraderie. On ne se quitte jamais.* » Le sourire aux lèvres, Alexandre est fier de ce qu'est devenu ce groupe d'ultras. Soudé, plus que jamais. Loin des idées reçues qui pourraient faire passer le moindre groupe ultra pour une bande de fanatiques inconscients. Un problème que pointe du doigt Alexandre. «*Dans la société actuelle, c'est plus vendeur de parler d'une échauffouré ou d'une bagarre qui a eu lieu près d'un stade plutôt que de mettre en avant le magnifique tifo qu'il y a eu ce week-end à tel endroit.* » Alexandre en a conscience, les mouvements ultras n'ont jamais fait l'unanimité. Son rôle de président des Indians Tolosa rentre alors en jeu, lorsqu'il doit prendre la responsabilité de chacun, tout en faisant de la prévention pour les membres du groupe. «*Y a un gros côté social derrière tout ça qui nous rassemble et qui nous unit encore un peu plus.* »

Maintenir la flamme allumée

Ce mode de vie est-il viable à long terme ? Peut-on vraiment lier sa vie avec celle d'un club, d'un groupe ? Autant de questions pour une seule et même réponse : «*oui.* » Oui selon

**“
Être un ultra, c'est donner
sa vie pour le club sans
rien attendre en retour**



Alexandre Roux avec un fumigène. Crédit : Collectif Indian

Alexandre. Puis après tout, pourquoi pas ? Né dans la Ville rose, Alexandre doit tout à son équipe favorite, et depuis plusieurs années, à ses amis rencontrés au sein des Indians Tolosa. «*Je suis amoureux du TFC, j'ai grandi avec eux et j'ai toujours été lié à eux*», explique-t-il, avant d'ajouter : «*Puis, je garde cette passion vis-à-vis des autres membres du groupe. Ils m'ont tous énormément apportés dans ma vie personnelle donc je me sens redévable.* » En tant que leader, Alexandre ne quittera jamais les siens. Pas pour le moment en tout cas. Il n'est évidemment pas le premier, ni

le dernier à avoir dédié son destin avec celui du club de son cœur, de sa ville natale. Ce n'est pas juste une histoire d'attachement ou de fierté, Alexandre est tout simplement un passionné. «*J'adore le mouvement ultra. Aujourd'hui, quand je regarde du football, c'est surtout pour voir l'ambiance dans les stades. D'ailleurs, je me documente pas mal par rapport à ça. Je lis aussi beaucoup à ce sujet.* »

Quand on aime, on ne compte

plus. On ne compte plus le temps. Mais en 2023, il le faudra. La raison ? Les Indians Tolosa fêteront leur 30^{ème} anniversaire. Un anniversaire qu'Alexandre a hâte de fêter. «*On compte bien marquer le coup. Il y aura de belles animations à prévoir, soyez prêts !* » Réponse au Stadium, en avril prochain.

Noah Thouery

Valentin Madouas, dressé sur les pédales

Alors qu'il sort d'une saison XXL avec son équipe de la Groupama-FDJ, le cycliste breton raconte son parcours et sa relation avec son coéquipier et ami d'enfance, David Gaudu. Des courses de quartier, au légendaire Tour de France.

La saison de cyclisme a beau être terminée depuis maintenant un mois et demi, hors de question pour les professionnels de prendre des vacances. Valentin n'échappe pas à la règle, quand il nous répond, il vient à peine de descendre du vélo. Un entraînement comme il en a l'habitude, dans sa Bretagne natale. Une région qui l'a vu naître et grandir, où il a appris à pédaler. « *J'ai tout de suite voulu faire du vélo, mais mes parents m'ont dit de prendre mon temps, il y avait plein d'autres choses à faire. Mais j'avais toujours le vélo dans un coin de ma tête.* »

Avant de débuter la compétition sur la selle, il a fait de la natation ou encore de la course à pied, mais à 14 ans, la décision est prise. Priorité aux pelotons. Dès ses débuts dans la catégorie « Minimes », il sait qu'il veut faire du vélo son métier. « *J'ai gagné pas mal de courses rapidement chez les jeunes et mon rêve était de passer pro.* »

J'ai mis beaucoup de choses en place pour y arriver. Ce n'était pas un objectif, mais plutôt une étape à franchir. »

Un duo made in Breizh

Une trajectoire qui coïncide avec un autre cycliste breton bien connu, David Gaudu. « *Il habitait à une vingtaine de kilomètres de chez moi et forcément on se retrouvait sur les courses de notre région. On était toujours dans les cinq premiers, on se tirait un peu à la bourre comme on n'était pas dans le même club. Mais sur les grosses courses, régionales comme nationales, on faisait cause commune pour participer et le lien s'est forgé ainsi, on s'entendait très bien.* »

Un lien qui a perduré au fil des courses et de l'adolescence, car ils ne se sont, pour ainsi dire, jamais quittés. Ils font partie aujourd'hui de la même équipe professionnelle, la Groupama-FDJ, qui évolue dans le World Tour, le

gratin du cyclisme mondial. Passé pro en 2018, un an après David, Valentin avait à cœur de bien faire et de marquer son entrée. Son compère ayant réussi l'année précédente en remportant le Tour de l'Ain, par exemple. Valentin gagnera également pour la première fois en professionnel l'année de ses débuts dans le « grand bain ».

Ses performances pour un « rookie » sont excellentes. Plusieurs fois placé derrière des grands coureurs dans des grandes épreuves du calendrier comme les Strade Bianche, il obtient son premier bouquet en fin de saison sur Paris Bourges en devançant des références du peloton. En parallèle, le jeune Breton réalise des études d'ingénieur à Brest depuis 2014, un choix mûrement réfléchi. « *On n'est pas à l'abri d'une chute, d'une maladie, d'un événement qui peut nous empêcher de retrouver notre niveau sur le vélo. Ça m'a permis également de m'ouvrir à un autre*

Valentin Madouas lors du dernier Tour de France. Crédit : D.R





David Gaudu (à gauche) et Valentin Madouas (à droite) le 29 juin 2008.
Crédit : D.R

monde que celui du vélo qui est très fermé, de découvrir d'autres personnes qui ne sont pas du tout dans le vélo. Ça a été super bénéfique pour ma carrière je pense. »

Le rêve du Tour de France

L'un des moments forts de sa vie, c'est bien entendu sa première participation au Tour de France, en 2020. Le Covid qui avait décalé l'épreuve à l'automne, historiquement disputé en été. « C'était un vrai objectif de carrière, un rêve d'y participer. J'ai réussi à atteindre quelque chose dont je rêvais depuis tout petit. Tout ce que tu voyais au bord des routes petit, tu le vois maintenant de l'intérieur, sur la route. Mais bon, une fois sur le vélo, on se concentre sur la course ». Un premier tour disputé en retrait des principaux leaders, (tout le monde n'est pas Pogacar ou Evenepoel), mais terminé à une honorable 26^e place au classement général et une troisième place au classement du maillot blanc du meilleur jeune.

Ce premier Tour de France, il l'a disputé avec son ami d'enfance David Gaudu. Enfin pas complètement, le « Petit Prince de Bretagne » est contraint à l'abandon lors de la 16^e étape, laissant Valentin finir avec son équipe.

« On s'est connus sur des courses départementales, des courses de quartier. Les premières courses en pro, on s'est dit qu'on en a parcouru du chemin. Mais faire le Tour avec David, avec qui on a partagé beaucoup de choses, c'est spécial. »

L'avènement d'un duo

Cette année, ils ont à nouveau participé tous les deux au Tour, avec à la clé un Top 10 pour les deux coureurs, David terminant quatrième et Valentin, dixième après la disqualification de Nairo Quintana. Mais outre le classement, Valentin retient surtout l'aventure qu'aura été ce Tour de France. L'exemple le plus marquant est la montée du Col du Granon, l'un des cols les plus durs des Alpes. Lâché très tôt dans l'ascension, David Gaudu voit sa place au Classement général menacée, mais épaulé par Valentin, il aura réussi à remonter à une excellente troisième place, derrière les deux ovnis que sont Jonas Vingegaard et Tadej Pogacar. « L'objectif était d'amener David le plus loin possible. Sur ce Tour, j'étais un peu en second rideau. Dans la plus belle course du Monde, quand tu joues un podium, un Top 5, c'est une aventure incroyable. Notre relation nous a permis tous les deux d'élèver notre niveau pour aller chercher la meilleure performance possible. »

Ce qui est sûr, c'est que le duo breton va encore faire beaucoup de mal à ses adversaires dans les saisons à venir. Toujours au sein de la même formation, la Groupama FDJ. Mais en marge du vélo, il est dur de prendre du temps pour soi : « 90 % de mon temps est consacré au vélo, mais j'aime beaucoup passer du temps avec ma famille, ça m'arrive d'aller faire un golf avec mes parents, ma compagne possède un élevage de chevaux trotteurs. Ces moments-là sont importants car le sport est tellement contraignant dans l'alimentation et le sommeil, que c'est très important de penser à autre chose parfois, de s'échapper un peu du cyclisme. »

Cette saison, hormis son Tour de France accompli, il aura bien étoffé un palmarès déjà riche pour un coureur de son âge. Troisième du mythique Tour des Flandres au

printemps, il a également remporté deux étapes du Skoda Tour disputé au Luxembourg au mois de septembre. Mais maintenant le temps est au repos, la saison de cyclisme ne reprendra pas avant le mois de janvier, alors Valentin profite de sa Bretagne natale avant de sillonnner les routes du monde entier, accompagné comme bien souvent, de son alter-ego, David Gaudu avec qui ils essaieront de faire au moins aussi bien que cette année, voire mieux. Qui sait ?

Edouard Bertrand

Yonna Capanoglu, une femme de taille

Rendez-vous place du Capitole à la terrasse d'un café. On s'attend à une grande brune, mince. On ne s'était pas trompé.

Femme grande, corpulence athlétique, cheveux courts, type européen, taille 32/34, yeux marron. Voilà ce qu'on pourrait lire sur la fiche de la mannequin Yonna Capanoglu. D'origine turco-allemande, la jeune femme est née près de Toulouse, dans le Sud-Ouest de la France, au sein d'une famille philanthrope puisque son père était pompier et son grand-père, photographe. Rapidement, elle devient son modèle favori. La petite fille adore prendre la pause devant l'objectif. Elle se sent tellement confiante et assurée. Elle a 11 ans lorsqu'elle rentre en 6^{ème}, dans un collège où elle devient la proie d'enfants moqueurs et cruels. Yonna était jugée trop maigre, avec une peau de jeune adolescente. Les taquineries de ses camarades l'ont affectée. Profondément. Yonna arrête la photo.

La jeune fille se passionne pour la mode. Elle lui permet de s'exprimer, de se différencier. Cet univers l'a séduite. Très rapidement, elle devient « *Yonna in Paris* ». Ses looks se composent de bérets, bottines à talons et carrés de soie. Sans oublier le rouge à lèvres, qu'elle n'a jamais quitté. Yonna entre au lycée. La jeune femme mesure pas loin du mètre quatre-vingts. Elle est mince et sportive. Elle séduit les casteurs sauvages. Mais Yonna a de plus en plus d'absences à l'école car elle a de plus en plus d'opportunités dans ce monde qui la fait rêver. Elle ne peut pas arrêter l'école. Aucune sécurité financière ni promesse d'avenir. Un risque qu'elle n'est pas encore prête à prendre. Yonna se lance sur les réseaux sociaux. Elle crée son book et rapidement, elle passe des castings. On comprend que le mannequinat ne se résume pas aux quelques privilégiés qui défilent lors de la Fashion Week. Salon de coiffure, figuration, marque de lingerie, grande distribution. La communication n'est rien sans mannequin.

Le terrible casting

Yonna a alors 21 ans. Son visage androgyne séduit. Elle enchaîne les castings. Tous frais payés. Les transports, le logement : « *Sur place, on te bichonne, on te badigeonne de maquillage. Et tout ça, gratuitement. Tu as même accès à un service dermatologie.* » Mais avant d'être VIP, « *vraiment immensément populaire* », les



Yonna Capanoglu au cafe Les Illustrés. Crédit : Lila Rhanimi

les mannequins sont dans l'ombre, scrutés, jugés, critiqués, rabaisés, palpés comme-t-elle avec lucidité. Parfois, elle attendra quatre heures, pour quatre minutes de passage. Lors d'un casting, il faut apporter sa fiche de mensurations : tour de poitrine, taille, hanche, bonnet, pointure. En cas d'oubli, le mètre-ruban n'est jamais loin. Les jeunes femmes ont l'obligation de porter du noir et une paire d'escarpins. Le maquillage est peu recommandé à cette étape-là. Il faut défiler. Puis rester immobile, parfois des heures.

« *Le directeur artistique te scrute avec un rayon X. Toi, tu es la valise, cabossée, pleine d'histoires et d'aventures* », nous raconte Yonna. Elle se met au vert. Pour de vrai. Ses repas sont uniquement constitués de laitue, de mâche et de roquette. Yonna se met au sport. Elle doit maintenir sa ligne, ou bien la perdre. Pour 1 m 77, la jeune femme pèse un peu plus de cinquante kilos. Son poids devient alors une obsession.



Avant un shooting, elle ne mange plus, par crainte d'avoir le ventre un peu rond. Pas d'alcool et surtout des masques et des glaçons sur la figure pour déloger toutes les imperfections. Son travail devient son corps. Et son corps, lui, n'en peut plus. Malaise, saignements, dépression. Difficile de plaire à tout le monde. Difficile de se faire lyncher en public, difficile de se faire évincer par une fille plus mince, par une fille plus grande, par une fille plus simple.

La catharsis

À l'écouter, on comprend finalement que le mannequinat, c'est l'exaltation des sentiments. Le luxe, les vêtements, les shootings à 7000 euros, les voyages, les photos. La dépression, la restriction, la malnutrition et les agressions : Yonna est pleine d'anecdotes. Lorsqu'elle parle, elle ressemble à une grande dame, lorsqu'elle sourit, elle nous fait penser à une petite fille. Elle a une coupe à la garçonne : on lui a faite pour la campagne publicitaire d'un célèbre salon de coiffure. Elle est aventurière et insouciante. Et pourtant si mature et prévenante. Pour Yonna, les influenceurs sont coupables de vol. Les mannequins se retrouvent, presque bredouilles, car les enseignes préfèrent désormais se tourner vers des

gens qui ont de la notoriété et qui apporteront de la visibilité à la marque. D'une pierre, deux coups. Mais la qualité la plus importante dans le mannequinat, c'est la photogénie. « *Le mannequin parfait, selon les codes, est celui qui a une peau de bébé : douce et lisse. Ni bouton, ni rougeur. Et surtout, surtout, pas de cellulite* », me confie Yonna. Néanmoins, le mannequinat a ouvert ses portes à de nouvelles morphologies. La singularité d'un candidat, son complexe, la plupart du temps, deviendra sa force.

Pourquoi Yonna n'arrête pas le mannequinat ? se demande-t-on. Car au-delà de la violence physique

qu'elle s'inflige, car au-delà des critiques qu'elle peut recevoir, le mannequinat lui sert d'exutoire. « *Être quelqu'un d'autre, véhiculer une émotion* » sont ses moteurs. Elle connaît son potentiel et ne perd pas de vue son rêve : « *défiler pour de la haute-couture* ».

On lui souhaite de retrouver l'appétit et de réussir à se frayer un chemin à travers la jungle du mannequinat.

Lila Rhanimi

**Et surtout, surtout,
pas de cellulite**



Shoot Yonna Capanoglu. Crédits : yonna-cpg.book.fr



Antoine Rose, « J'ai beaucoup de chance de l'avoir »

Comme derrière chaque grand homme il y a une grande femme, Maryllion, sa copine, n'est pas seulement derrière lui pour pousser son fauteuil roulant. Elle est son bras droit et l'épaule sur laquelle s'appuyer. Portrait croisé.

Il fait nuit et il pleut sur le campus IIGS de Blagnac. Pourtant, le soleil est à l'intérieur de cette salle. Il est là rayonnant, à l'aise et prêt à faire une rétrospective de sa vie, de son présent mais aussi de son futur. Ce rayon de soleil se prénomme Antoine. Son nom de famille est Rose, pourtant la vie ne l'a pas toujours été pour lui. Il a 6/7 ans lorsqu'on lui diagnostique une malformation rare au niveau des chevilles. C'est à ce moment-là que la vie du jeune Picard, qui vit encore près de Beauvais, bascule. Cette malformation, c'est une double synostose du tarse et talo-calcanéenne. Un pont osseux aux niveau de ses chevilles, qui le fait souffrir avec de l'arthrose et qui au fil des années, lui fait perdre en mobilité.

Téméraire, Antoine n'est pas un résigné et ne s'apitoie pas sur son sort. Du moins plus maintenant. Celui qui se décrit comme « plutôt flemmard » a toujours eu des objectifs. Un

tempérament paresseux qui le pénalise dans ses études de cinéma, puisqu'il ne participe qu'à 3 cours en 4 mois... Alors il quitte les bancs universitaires, pour 6 mois de service civique dans le cinéma (ateliers avec des jeunes), et un an de job en intérim. Mais un vieux rêve d'enfant refait surface : devenir journaliste. Il lui faut donc quitter sa Picardie natale. Accompagné de son Tramadol, pour faire passer la douleur de ses chevilles, le jeune homme débarque à Toulouse. Avec objectif d'entrer en école de journalisme, il s'oriente vers un BTS en Édition. Une promotion 2019-2021 qui mettra sur sa route une jeune femme de 3 ans son aînée : Maryllion.

Une rencontre sans préjugés

Entre Antoine et Maryllion, le rapprochement se fait suite à une

montée sur Paris pour l'exposition Tolkien, le créateur du Seigneur des Anneaux. Tous les deux passionnés d'heroic fantasy, ils se trouvent alors d'autres points communs. Avant Maryllion, Antoine n'avait connu qu'une seule relation longue. Mais depuis leur rencontre, Maryllion est la femme avec laquelle il se sent le mieux et qui l'a fait le plus « *grandir en tant qu'homme* », confie-t-il.

Pourtant, au début, il pensait que son handicap pourrait être une barrière.

« *J'ai joué franc jeu concernant mon état de santé qui allait se dégrader.* »

Effectivement, depuis trois ans, ses chevilles le font de plus en plus souffrir. Une détérioration physique, qui coïncide avec leur rencontre. Pourtant, elle n'en a eu que faire : « *Même si notre rencontre a été inattendue, elle s'est faite très naturellement* », rappelle Maryllion. Ce à quoi Antoine ajoute : « *elle n'a pas d'apriori.* » Une vie à deux facilitée par l'entourage de Maryllion : « *Ils*

Antoine et sa copine Maryllion tentent de faire évoluer les regards sur l'handicap. Crédit : Gwendal Thoraval





Peu importe les événements, ils s'imaginent un avenir radieux.
Crédit : Gwendal Thoraval

se sont adaptés pour faciliter nos déplacements ou trouver un fauteuil roulant. » Des proches tolérants, une mentalité qui déteint sur Maryllion, qui aborde le regard des autres sur leur relation : « *Beaucoup de personnes me voient comme courageuse. Personnellement je ne vois pas où est le courage ici. Antoine est une personne normale comme vous et moi. Il faut savoir accepter les différences les uns des autres et apprendre à s'adapter à de nouvelles façons de vivre au quotidien.* »

Une complémentarité hors-pair

Antoine a gagné en maturité et en recul sur les situations depuis leur rencontre. Lorsque l'on aborde les petites attentions du quotidien, Antoine ne sait quoi répondre : « *Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je le sais, je le sens.* » Maryllion lui a fait gagner en confiance, lui a fait découvrir la vie à Toulouse et le « *vanne* » constamment sur son handicap. Décrite comme une fille joueuse et très second degré dans un premier temps par Antoine, l'intéressée livre une toute autre version : « *Je pense que plutôt qu'être pessimiste je manque de confiance en moi, ce qui explique ma «négativité» constante sur divers sujets.* » Elle confie ensuite qu'Antoine est une personne très loyale avec les gens qu'il aime, qu'il les soutient, et qu'il a toujours le mot pour rire et pour changer les idées :

**Elle m'a fait grandir
en tant qu'homme**

« *Il voit toujours le bon côté des choses, ce qui me complète en quelque sorte.* »

Côté logistique, Maryllion essaie toujours de se rendre disponible pour amener et récupérer Antoine lorsqu'il a besoin de prendre son fauteuil. Concernant les tâches ménagères, elle s'occupe de celles qu'Antoine ne peut pas réaliser. Dans sa vie, Maryllion a déjà travaillé avec des personnes en situation de handicap, ce qui explique leur alchimie. Une manière de faire qui plaît à Antoine :

« *Beaucoup voient le handicap comme une mauvaise chose, au contraire je trouve que ces personnes sont courageuses voire plus fortes que les valides. Avant j'avais l'habitude de me plaindre de tout, aujourd'hui ces personnes m'ont montré que rien n'est une fatalité et qu'elles peuvent faire de grandes choses.* »

Une vision du handicap que partage Antoine même si avec le temps il prend conscience de sa dépendance aux autres. Si auparavant, il ne se souciait pas du regard des gens, aujourd'hui il est persuadé de les « *faire chier* ». Une impression de gêner autrui qu'il essaie de combattre au quotidien en utilisant plutôt sa canne que son fauteuil.

Un couple plein d'ambitions

Comme tous les couples qui fonctionnent bien, des projets font leur apparition. Ces derniers jours, Maryllion et Antoine ont eu un rendez-vous d'importance capitale pour la suite. Un entretien à l'hôpital pour savoir si une opération est encore possible pour Antoine et ainsi savoir

s'il pourra encore continuer à marcher ou si le fauteuil lui sera nécessaire de façon définitive. Au lendemain de cet entretien Antoine annonce plein d'espoir : « *Cela s'est passé mieux que ce que j'espérais !* » De quoi se projeter dans l'avenir avec plus de certitude et de sérénité : « *Notre futur, on le voit ensemble, c'est clair.* » Et des projets, ils en ont ! Tout d'abord un

nouveau foyer. Une maison de plain-pied plus adaptée à son handicap. Pour Maryllion, le handicap ne définit en rien leur relation : « *Qu'il soit ou non en fauteuil à l'avenir, je ne pense pas que cela change quoi que ce soit puisque nous sommes liés par nos points communs, notre état d'esprit. Le fauteuil n'est qu'un petit plus !* » Elle ironise également sur la possibilité qu'Antoine ne remarque jamais : « *Nous avons un projet avec des amis : customiser son bolide !* »

En ce qui concerne son avenir professionnel, Antoine a de grandes ambitions dans le journalisme. Passionné par le sport et la politique, il veut créer un pôle d'information à Toulouse afin de concurrencer Paris. Maryllion aussi a de la suite dans les idées puisqu'à terme, elle aimerait ouvrir sa propre maison d'édition spécialisée dans la littérature de l'imaginaire. Une relation partie pour durer, pour Antoine qui n'imagine pas sa vie sans elle.

Gwendal Thoraval

x

iscpa!

JOURNALISME
COMMUNICATION



GROUPE IGS

- TOULOUSE

- LYON

- PARIS

+

x

MON AVENIR **E-MEDIA**

+

_INSTITUT SUPÉRIEUR DES MÉDIAS

X

ÉCOLE DE JOURNALISME

Presse écrite, web, télévision, radio...

BACHELOR : DE BAC À BAC +3



CYCLE MASTÈRE PROFESSIONNEL* :
DE BAC+3 À BAC +5

ÉCOLE DE COMMUNICATION

Événementiel, publicité, créa, digital...

BACHELOR : DE BAC À BAC +3



CYCLE MASTÈRE PROFESSIONNEL* :
DE BAC+3 À BAC +5

ÉCOLE DE PRODUCTION

Cinéma, télévision, musique, spectacle vivant..

BACHELOR : DE BAC À BAC +3



CYCLE MASTÈRE PROFESSIONNEL* :
DE BAC+3 À BAC +5

WWW.ISCPA-ECOLES.COM

_ISCPA PARIS 01 80 97 65 80 - ISCPAPARIS@GROUPE-IGS.FR

_ISCPA LYON 04 72 85 71 15 - ISCPALYON@GROUPE-IGS.FR

_ISCPA TOULOUSE 05 31 08 70 55 - ISCPATOULOUSE@GROUPE-IGS.FR

*Le terme «Cycle Mastère Professionnel» désigne un niveau de fin d'études à Bac+5
Établissements d'enseignement supérieur technique privés (Lyon-Toulouse)
Etablissement d'enseignement supérieur privé (Paris)
01/2023 Direction Marketing et Communication Groupe IGS

« Perdus de vue », passion urbex

Gaël et Tristan ont créé leur chaîne YouTube « Perdus de vue ». Ils se sont réunis autour d'une même passion, l'urbex ou exploration de lieux abandonnés. Un seul vrai objectif : partager. Portrait croisé.

Quand on pense à urbex, on pense à des lieux insolites, chargés d'histoire et à l'abandon. Pour cette rencontre, Gaël et Tristan ont opté pour un lieu plus classique : leur studio. C'est donc dans cet appartement de banlieue toulousaine que les deux jeunes explorateurs font des recherches, écrivent et montent leurs vidéos destinées à leur chaîne YouTube et aux réseaux sociaux. Un studio assez banal pour un duo peu commun. À l'intérieur, du matériel professionnel : caméras, ordinateurs, trépieds, etc. Sur les murs, quelques photos de leurs tournages. L'ambiance urbex est déjà là. Depuis quelques mois, les deux jeunes hommes exposent et vendent leurs photos d'explorations. Le binôme passe ses journées ici pour concevoir ses vidéos.

Il est vrai qu'une rencontre en immersion dans un lieu à explorer aurait été peut-être plus original. Mais, Tristan et Gaël ont fait le choix de ne pas communiquer sur les lieux

qu'ils visitent. Un choix d'ailleurs partagé normalement par beaucoup d'urbexeurs, une règle même. Une vraie complicité est bel et bien visible entre ces deux amis. Lorsqu'un prend la parole, l'autre complète. Quand ils évoquent l'urbex, un sourire apparaît sur leur visage. Ils parlent de leur passion, devenue leur métier, comme ils décriraient un joyau. Tous deux sont très fiers d'avoir créé une chaîne YouTube et de pouvoir partager leur contenu. Ce qui les pousse à continuer c'est aussi tous ces retours qu'ils ont de leurs abonnés. « *Passionnant* », « *Merci à vous de nous faire découvrir des lieux comme ça* » ou encore « *Vos vidéos sont très qualitatives* » inondent l'espace commentaires de leur chaîne YouTube.

« Une pratique illégale mais pas immorale »

« *On a tous eu ce rêve de partir à la découverte du monde et de connaître ses secrets* », lance Gaël. Eux l'ont fait.

Manoir abandonné, hôpital désaffecté ou encore paquebot d'époque, ces lieux sont souvent cachés et méconnus. Pour une majorité de personnes, ils restent des endroits mystérieux et surtout interdits. Mais pas pour Tristan et Gaël. Ces deux jeunes Toulousains pratiquent l'urbex depuis trois ans environ. Tout commence lors de leur rencontre sur les bancs de l'école. Ils étudient tous les deux l'audiovisuel. Ils se retrouvent à côté lors d'un cours et discutent rapidement d'une chose qui les anime profondément : partir explorer des lieux interdits.

Le soir-même, les deux étudiants décident de partir ensemble à l'aventure. Et c'est le début d'un duo d'inséparables prêts à tout pour découvrir des endroits cachés. « *Ce qui nous passionne c'est de trouver des lieux que personne n'a pu voir* », explique Gaël. Tristan ajoute que l'un des points primordiaux pour eux est de « *redonner vie à ces lieux qui meurent* ». Alors oui, très souvent, on peut entendre que la

Tristan et Gaël ont déjà exploré des centaines de lieux et espèrent bien poursuivre. Crédit : Perdus de vue





pratique de l'urbex est une pratique interdite. Les deux Toulousains expliquent pourtant qu'elle n'est pas immorale. Pourquoi ? Parce que, selon eux, leur travail est comme un devoir de mémoire. Ils affirment ne rien saccager, ne rien dérober. « *Nous laissons juste des traces de nos pas* » décrit Gaël. Le duo travaille en plusieurs étapes. D'abord, il y a la recherche de lieux, soit en regardant ce que des confrères ou consœurs ont déjà fait, soit en cherchant pendant des heures sur Google Maps. « *C'est un travail long et minutieux, on passe des jours à chercher LE lieu et parfois on se rend sur place et il n'y a rien d'intéressant.* » Un voyage souvent compliqué et « *semé d'embûches* », décrivent les passionnés d'urbex qui ajoutent que chaque exploration est différente et que tout peut basculer d'une seconde à l'autre. Mais ce qui pousse ces copains à continuer, c'est une « *soif d'adrénaline* ». Quand le binôme découvre enfin un lieu intéressant, deux sentiments les envahissent : la curiosité et l'excitation. « *Même après des années et des centaines de lieux visités, on est toujours ébahis devant ce spectacle* », dévoilent les deux explorateurs. Pour Tristan et Gaël, le plus important est de connaître l'histoire du lieu. Pour se faire, ils travaillent en amont et fouillent même parfois dans les archives et les secrets de famille. Quand on leur demande pourquoi ils filment et diffusent leurs explorations, le duo répond qu'ils ont ce besoin de partager, de transmettre à leur communauté qui comptent plusieurs dizaines de milliers d'adeptes. Gaël confie, assez surpris, que les personnes qui regardent leurs vidéos sont des personnes âgées d'environ 50 ans. Un fait assez étrange puisqu'on pourrait penser que ces formats de vidéos intéressent un public plus jeune. La raison, selon les urbexeurs, est que leur contenu n'est pas tourné vers le buzz ou le sensationnalisme. Ce qu'ils privilègient, eux, ce sont tous les contenus qui tournent autour de l'histoire et du patrimoine. Un duo inséparable, certes, mais qui a des préférences et des souvenirs parfois différents.

À chacun ses souvenirs !

Évidemment, les deux jeunes hommes ont plein d'anecdotes en tête. Durant leurs explorations, tout peut arriver. Le duo a déjà été confronté aux propriétaires qui arrivent sur place. Parfois même, ce sont les forces de l'ordre qui sont alertées et qui viennent à leur rencontre. Pourtant, aucun mauvais souvenir pour eux car tout s'est toujours bien terminé.

« *Souvent, on discute avec les propriétaires en expliquant notre démarche et même en montrant notre travail et leurs réactions sont bienveillantes* », explique Gaël. Et même lorsqu'ils ont été confrontés à des convocations judiciaires, le magistrat était clément et laissait repartir les Toulousains. Selon Tristan, « *C'est parce que déjà il y a un flou juridique*

“On est un peu là pour être témoins de ces abandons”



Le binôme parcourt la France avec du matériel de professionnel.
Crédit : Perdus de vue

sur la pratique de l'urbex et qu'en plus ils voient bien que nous respectons les lieux. »

Tristan et Gaël ont chacun leur domaine de prédilection. Pour Gaël, les lieux qui vont l'intéresser le plus sont les lieux dits insolites. Il donne l'exemple de thermes qu'ils ont exploré en pleine ville, un ancien avion de la marine sur une base de l'Otan ou encore d'un cargo de 80 mètres encore sur l'eau. Pour Tristan, les châteaux et manoirs seront ses préférés. « *Dans tous les cas, nous sommes dans les coulisses des lieux qu'on ne verrait jamais normalement et ça, ça fait des souvenirs incroyables* », confie Gaël. Depuis, leur duo « Perdus de vue » est parti explorer des milliers de lieux en France mais aussi ailleurs en Europe. Et si, finalement, les urbexeurs permettaient de se souvenir de lieux qui tombent dans l'oubli ?

Axelle Clerc-Pellegatta

Léna Kunakey, dans l'ombre de Tina

Débutante dans le mannequinat, Lena Kunakey rêve d'une carrière à la hauteur de sa cousine, Tina Kunakey. Mais difficile de se faire une place face à la notoriété d'un top model international.

Vivre dans son ombre ou à ses côtés ? Dans le mannequinat ou dans un autre domaine ? Ce sont des questions récurrentes pour la jeune Léna. En 2016, sa cousine, la prometteuse Tina Kunakey, participe au clip Danjé du rappeur Kalash. C'est alors que sa carrière de mannequin s'envole. Léna, elle, n'a que 13 ans et l'admire, tapie dans l'ombre.

Aujourd'hui, sept ans ont passé depuis les débuts de sa cousine. Léna n'est plus une adolescente rêvant des défilés de sa germaine. Elle a 19 ans et s'est construite une vie à Bordeaux où elle étudie l'économie et la gestion.

Dans la vie de tous les jours, on la remarque grâce à son mètre 72, ses traits fins, sa garde-robe élégante et sa crinière bouclée, « comme Tina » selon certains. Lors de son temps libre, elle s'amuse à marcher dans les pas de sa cousine. En février 2022, elle intègre une agence sur Bordeaux où elle s'essaye au mannequinat. Mais

se frayer un chemin, et un quotidien banal, sans l'empreinte de Tina est parfois difficile.

La cousine de ...

« Tu ne serais pas de sa famille ? », c'est une étape presque inévitable, selon Léna, lorsqu'elle fait une rencontre. C'est un peu fatigant à force, mais « heureusement » souffle-t-elle, les gens ne parlent de sa cousine qu'en termes élogieux. Avoir un membre de sa famille célèbre peut être un poids mais c'est aussi une forme de responsabilité : « Il faut savoir reconnaître les gens qui ont de mauvaises intentions », précise-t-elle.

Bien qu'elle soit considérée comme « la cousine de » soit fréquent, elle a su se construire une base d'amis sincères qui ne l'idolâtre pas pour son nom de famille. « Quand la célébrité de Tina a vraiment commencé, mes amis l'ont vécu avec moi. Ils sont donc totalement habitués à ça. Ils étaient là avant, c'est

logique qu'il soit là après », explique la Bordelaise.

Pour ce qui concerne ses nouvelles amitiés, la Bordelaise doit être plus vigilante, et surtout réservée. Quand certains posent des questions indiscrettes sur la relation de sa cousine avec le célèbre acteur Vincent Cassel, d'autres peuvent se rapprocher d'elle pour profiter de la notoriété de sa famille. Mais d'après Léna, ce n'est pas insurmontable.

Une pression qu'elle veut éviter

« C'était un peu déroutant », lorsqu'elle était plus jeune, Tina était un modèle de réussite pour Léna. Grandir en la voyant fouler les plus grands défilés était une source d'inspiration mais aussi une source de stress. Est-ce que je vais faire aussi bien ? Et si je n'étais pas à la hauteur ? Une pression lourde pour une jeune collégienne.

Léna Kunakey lors d'un shooting à Toulouse. Crédit : Tom Kuntz





Tina Kunakey en une du magazine Elle. Crédit : Tom Kuntz

Pourtant, ça ne l'a pas prédisposé pour autant. De son côté, Léna ne veut pas reproduire la carrière de sa cousine à tout prix. Bien que le mannequinat soit une passion et que Tina soit un modèle, elle se voit davantage devenir une business woman de l'immobilier de luxe.

Dualité ou rivalité ?

Excellent dans son domaine, la jeune femme ne veut plus s'inquiéter pour sa réussite, mais la provoquer. « *Forcément que la voir réussir donne envie, il y a une certaine pression personnelle de vouloir faire de même. Mais je ne veux pas me monter la tête. Je suis dans un domaine différent, je me vois réussir dedans !* » Pourtant dans un coin de sa tête, l'envie de devenir mannequin persiste. Mais elle aurait « *peur que les gens y voient une compétition* ». Une sorte de rivalité malsaine que les médias pourraient mettre en place : Qui est la meilleure ? La plus belle ? Celle avec le plus de contrats ? Le plus d'abonnés ? Elle s'en méfie et considère cela comme un frein. L'opinion publique pourrait dénaturer ce lien fraternel qu'elles entretiennent.

Côté familial, rien n'a changé. Chaque membre de ce grand arbre généalogique est unique, aucune différence n'est faite. La toxicité de la célébrité n'y a pas sa place. Tina est,

certes, célèbre, mais elle n'est pas mise sur un piédestal pour autant. « *Elle est toujours la même, et nous aussi. Quand on la retrouve l'été à Biarritz, on oublie même qu'elle est célèbre. Au sein de ma famille, il n'y a aucune pression sur le fait de faire carrière comme elle. On est une famille comme une autre* », assure-t-elle.

« Je ne veux pas être une népo »

Être la cousine d'un mannequin célèbre qui pose pour Vanity Fair et Marie Claire pourrait être un tremplin énorme pour Léna. Mais profiter des contacts de sa cousine aujourd'hui est le risque de passer pour une népo-baby demain. Et elle ne veut pas faire partie de ce cercle. Contraction de népotisme signifiant un abus d'influence en faveur de sa famille et baby, il caractérise les « fils de » et « fille de » comme le top model Kendall Jenner ou même l'actrice et mannequin Lily-Rose Depp. Devenir quelqu'un par ses propres moyens est un principe à respecter pour la jeune femme. Plus qu'une simple conviction personnelle, elle considère sa réussite comme un devoir : « *Je veux pouvoir me construire seule et être fière de moi, comme Tina ou n'importe qui d'autre !* » acquiesce Léna.

Que choisir ?

Au sein de son agence de mannequinat, elle redoutait le moment où le rapprochement serait fait. À son arrivée, les directeurs et photographes n'ont pas abordé la question. Mais après quelques photos, le sujet du lien de parenté est vite venu sur la table. Heureusement pour elle, aucune différenciation ou traitement de faveur n'a été fait. « *Ils m'ont simplement dit qu'elle avait une belle carrière et qu'elle était très belle* », ajoute-t-elle. Malgré son jeune âge et sa motivation débordante, Léna garde la tête froide. Dans l'éventualité où les choses s'accéléreraient dans ce secteur, elle se prépare aux critiques.

“
**Je veux pouvoir
me construire seule
et être fière de moi**
”

D'ici à ce que sa vie se dessine, entre pro de l'immobilier ou top model, Léna reste ouverte aux opportunités. Elle peut notamment compter sur les conseils avisés de sa cousine. « *Elle m'a dit de garder mes cheveux bouclés et de surtout rester moi-même* ». Rester elle-même donc, ne pas être une copie de quelqu'un d'autre et rendre fière sa famille sont des principes que Léna tente d'appliquer au quotidien. Bien qu'elle jongle entre son quotidien, ses études, sa passion pour le mannequinat, la célébrité de sa cousine et les questions indiscrettes, Léna n'est pas plus différente que les autres filles. Loin de n'être que « la cousine de », c'est une jeune femme pleine d'ambition qui ne demande qu'à faire ses preuves par elle-même.

Tom Kuntz



Aiolos au Toulouse Game Show. Crédit : Baptiste Buisson

Nicolas Pivault, la métamorphose par le Cosplay

L'habit ne fait pas le moine, mais il fait le cosplayeur. C'est ce que l'on peut penser lorsque l'on voit Nicolas Pivault déambuler dans les allées du Toulouse Game Show. Le passage du jeune homme de 32 ans originaire de Brive-la-Gaillarde attire les regards des passants et des autres aficionados du cosplay. Portrait.

Nicolas Pivault est un personnage hors du commun du Toulouse Game Show. En costume de Aiolos, personnage clé de Saint Seiya ou communément appelé en France, Les Chevaliers du Zodiaque, il donc est impossible de rater Nicolas dans les allées du salon.

Pourtant, lorsqu'il revêt son « costume de civil » comme il aime le dire, Nicolas est presque incognito : seul son regard peut le trahir, car la passion y transcende. Il peut tenir des heures une discussion, sur le dernier épisode de l'animé du moment.

Il a rejoint la cohorte des adeptes il y a 20 ans maintenant : « J'ai découvert ça au lycée » raconte le jeune homme. « J'avais vu sur Internet comment on pouvait se transformer. Moi, j'ai toujours aimé me déguiser, je me suis dit :

pourquoi ne pas le faire ? »

Le cosplay, c'est cette pratique qui consiste à revêtir le costume, que l'on a généralement confectionné, d'un personnage issu du manga, des jeux vidéo, voire des films ou de séries télévisées. Le cosplay ? Littéralement, la contraction de « cos », pour costume et « play », pour player (joueur). C'est-à-dire la création, de A à Z, du costume d'un personnage.

Aujourd'hui, le cosplay est devenu un vrai phénomène de société, et les conventions comme le Toulouse Game Show, foisonnent de plus en plus en France. Nicolas en est le premier témoin, il en est à sa 26^{ème} convention en France. Et c'est toujours avec la même ferveur qu'il prend le temps d'imaginer, de construire et de porter fièrement son costume.

Toutes les tenues que Nicolas a créées sont faites maison, affirme-t-il. Chacune d'entre elles lui ont demandé des

J'essaye toujours de me surpasser pour recréer mon personnage

heures voire des jours de travail. « *On ne compte pas lorsque c'est une passion* » sourit le cosplayeur.

Nicolas Pivault, alias Mysticknight, est cosplayeur professionnel. Au naturel, c'est un personnage banal, sans artifice qui pourrait le trahir, hormis



son regard exalté du cosplay. Il vit à Brive-la-Gaillarde, en Nouvelle Aquitaine. Un choix motivé en premier lieu par sa situation professionnelle, mais surtout par la position géographique intéressante, pour l'accès aux conventions de cosplay.

Dans sa discipline, il a été champion d'Europe ! Autant dire une bonne référence dans le domaine. L'objectif est d'interpréter au mieux son personnage, le faire vivre dans son monde virtuel. Il est nécessaire d'être le plus réaliste dans ses gestes et son attitude. Les jurys sont toujours pointilleux sur chaque détail de la représentation. Nicolas ressent toujours un léger trac sur scène mais son mot d'ordre c'est : « toujours prendre du fun. »

Une trajectoire peu banale : du bloc opératoire au cosplay

« J'ai un parcours atypique dans le cosplay, relate Nicolas. Généralement, ce sont plutôt les jeunes qui se lancent, la



Derrière le masque, une vie pas banale... Nicolas au TGS.
crédit : Baptiste Buisson

génération Tik-tok : moi, j'ai fait un bac S, puis médecine et bifurqué en imagerie médicale. Après mon diplôme, j'ai fait quatre ans en bloc opératoire et quatre ans aux urgences. » Mais la crise sanitaire l'a rincé. Mise en disponibilité, c'est goodbye la médecine ! Partagé entre la fatigue, le ras-le-bol du manque de moyen, et sa vie privée, il préféra se réorienter dans le domaine de la pharmaceutique et se mettre, comme il le dit, « à la mode du télé-travail. »

Les temps libres supplémentaires sont très vite mis au service du cosplay. Et c'est à ce moment-là qu'il devient un professionnel du costume.

« J'avais ce côté rêveur, fantaisiste qui dormait en moi depuis le lycée. Certains se réalisent dans le sport, moi, ça a été la création autour du manga. J'avais l'impression d'être à l'intérieur de mon imagination », relève Nicolas avec dans les yeux un brin de nostalgie.

Et avec le système D, le hobby devient vite pluridisciplinaire. « On teste les deux aspects : le jeu et l'ouvrage », explique l'artiste. « J'aime me dépasser en partant de rien. Trouver des solutions, apprendre de nouvelles techniques. Pour ça, j'ai regardé énormément de tutoriels de carrosserie, plomberie, maçonnerie, modélisation 3D...

Et la couture évidemment. Au début, je ne savais pas enfiler un chas d'aiguille ! » Il réalise absolument tout sur ses costumes ! Certains prenant plusieurs mois, comme celui qu'il portait au Toulouse Game Show, Aiolos, qui lui a valu le prix de la difficulté de réalisation du costume.

« Le cosplay c'est une pierre, huit coups ! »

Au-delà d'une compétition, Nicolas pratique sa passion surtout pour la création. Le cosplay permet de combiner plusieurs pratiques de loisirs créatifs : la couture, la gravure, la sculpture, le bricolage...et d'en découvrir d'autres car chaque costume demande des procédés spécifiques. Il s'agit pour Nicolas d'adapter ses techniques, de les combiner avec d'autres ou de les inventer ! C'est un travail de création où il ne part que d'une simple image. Il faut ensuite tout construire : le patron (essayer du moins), chercher les matières qui rendront le même effet, chercher les bonnes méthodes d'assemblages, rendre les accessoires transportables...

C'est un plaisir pour lui, de se fixer des challenges à chaque costume, d'ajouter des difficultés (par exemple l'intégration de LED pour son cosplay de Dark Vador), pour qu'au final « ce soit le plus ressemblant possible », explique-t-il.

La fierté de monter sur scène et de partager sa création procure une grande satisfaction à Nicolas, alias Mysticknight. Le fait d'incarner un personnage qui lui tient à cœur, lui procure à chaque fois un réel plaisir ! Mais aussi, un sentiment de satisfaction par le partage avec les autres passionnés. Cela, le temps d'une photo, car ils sont nombreux ceux qui l'arrêtent pour réaliser leurs clichés.

« Cela ne vient pas à l'esprit lorsque l'on se lance dans le monde du cosplay mais la patience et l'empathie sont deux qualités fondamentales », note-t-il. Une passion au cœur d'une vie qui, pour Nicolas se résume en trois mots : « Le cosplay c'est : passion, partage et respect ! »

Baptiste Buisson

Théo Lemaire, double je(u)

La nuit, il crée l'illusion sur scène, en enchaînant les blagues devant son public. Le jour, il est un jeune ingénieur discret, qui travaille dans un bureau de 8h à 18h. Rencontre avec un magicien humoriste.

Un petit appartement rangé, avec deux écrans d'ordinateur et une imprimante 3D. Le logement cliché d'un jeune ingénieur. Pourtant, au fond de la pièce, trois mystérieuses malles noires et dans le placard, une collection de costumes colorés. C'est ici que vit Théo, 23 ans. La barbe rasée de près, ses boucles brunes tombent légèrement sur son visage.

Il m'accueille avec un grand sourire et un jeu de cartes dans la main.

Premiers pas au salon de coiffure

Théo est né à Hyères, le 4 juillet 1999. Il grandit au bord de la mer, dans une famille recomposée, avec son grand frère. Il est un enfant « *autonome, gentil et discret* », selon Clarence, sa mère. Alors qu'il a dix ans, le 25 décembre, sous le sapin, se trouve le cadeau qui va changer sa vie. Une boîte de magie offerte par sa grand-mère. « *J'ai commencé à faire des tours avec cette boîte puis j'ai regardé*

des tutos sur Internet pour apprendre de plus en plus », explique Théo. Le petit garçon teste plusieurs sports, plusieurs instruments de musique, mais il s'en lasse très vite. Quand il commence la magie, ses parents voient leur fils s'épanouir et se prendre de passion pour cet art. « *Après l'école ou le week-end, Théo était toujours dans sa chambre, en train d'imaginer ou d'inventer* », se souvient sa mère. « *Il testait ses tours sur moi, nous étions son public.* »

Ses premiers spectacles, il les fait dans le salon de coiffure de sa grand-mère. « *Les clientes de ma mamie me donnaient un petit billet après mes tours de magie, j'ai pu acheter mes premiers accessoires grâce à ça, jusqu'à finir par avoir une mallette remplie* », raconte-t-il. Tous les lundis soirs, Théo se rend dans une école de magie pour découvrir de nouveaux secrets. « *Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, j'y allais* », assure le jeune homme. Quand Théo n'est pas à l'école, il pratique la magie. Il embarque même

son meilleur ami, Bertrand. « *On se retrouvait chez sa mère après les cours, on a fait un DVD où on s'est filmé en train de faire des tours de magie. On voulait le vendre dans la rue* », se rappelle Bertrand. À l'âge de 14 ans, Théo fait sa première scène.

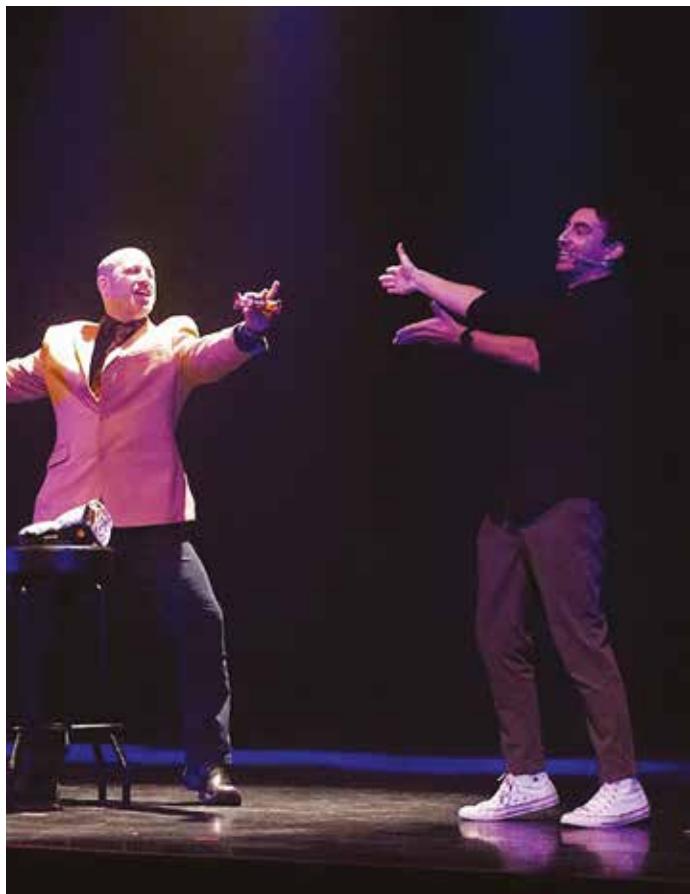
Métamorphose

« *Dans son quotidien, c'est un garçon plutôt discret, quand il monte sur scène il se transforme* », raconte Clarence, sa mère. Les projecteurs s'allument et Théo arrive en courant sur la scène. Il parle fort, crie parfois. Jamais statique, comme une pile électrique. Ce n'est plus lui, c'est son personnage. « *Je suis un mélange de Louis de Funès, très expressif et d'Eric Antoine, pour le côté excitation* », se définit-il.

Anneaux chinois, cartes, baguettes, balles en mousse, sa mallette est remplie de surprises. « *J'utilise surtout des objets du quotidien, dont tout le monde se sert* », indique Théo. L'impossible l'attire également. « *Faire apparaître des glaçons dans du*

Théo fait partie d'un Comedy Club à Toulouse. Crédit : Laura Dubois





Théo s'est produit sur scène lors d'un voyage au Québec.

Crédit : Théo Lemaire

feu, c'est physiquement impossible, alors j'adore le faire », sourit-il. Quand on lui demande de raconter une anecdote sur un tour raté, il rigole. « *Je suis le seul à avoir une longueur d'avance, donc j'écris le tour de magie seconde par seconde sur scène* », explique-t-il. « *Peu importe si le tour rate ou réussi, dans tous les cas pour vous il sera réussi.* »

L'ingénierie au service de la magie

Si Théo passe la plupart de son temps libre à imaginer des tours et à les jouer sur scène, il est également ingénieur. Son métier n'a pas été choisi par hasard. « *En tant qu'ingénieur, j'apprends des choses qui me sont utiles dans la magie.* » En effet, le jeune homme modernise son art en créant des tours grâce à des techniques électroniques apprises pendant ses études. « *Je ne suis pas que magicien, je suis créateur de magie.* »

En 2017, Théo crée son propre tour nommé « *Corner Watch* ». « *Une pièce de monnaie dans la main, disparaît et pour la revoir il faut remonter le temps avec sa montre. La pièce réapparaît à l'intérieur de la montre* », explique-t-il. Son tour est aujourd'hui commercialisé à l'international. Pour le réaliser, Théo a utilisé les connaissances acquises durant

son parcours scolaire et notamment son imprimante 3D. « *Derrière les secrets, il y a souvent de l'ingénierie* », sourit-il. Son emploi lui apporte également une certaine stabilité financière : « *C'est compliqué de vivre uniquement de la magie car il faut avoir assez de dates pour faire rentrer de l'argent, le rythme de travail est irrégulier* », signale le jeune homme.

Casser les codes

Dans la culture populaire, le magicien est souvent représenté par un homme avec une cape, un chapeau et une longue barbe. Le tour du lapin qui sort du chapeau ou encore celui de la femme coupée en deux, sont devenus des classiques. Théo, lui, a décidé de moderniser son art en y ajoutant de la technologie, mais aussi en le liant à la pratique du stand-up. Sur scène, il joue l'illusionniste mais aussi l'humoriste. « *La magie et l'humour, cela marche bien ensemble* », affirme-t-il. Faire du stand-up, c'est également prendre un risque : « *Un tour de magie tu peux le rattraper, une blague ratée, tu ne peux pas* », prévient Théo. Ce qu'il aime, c'est que le spectateur soit surpris, ait peur mais surtout qu'il rit aux éclats.

Grandes ambitions

Théo fait partie d'un Comedy Club à Toulouse. Il se produit donc souvent avec plusieurs artistes, dans des cafés-théâtre ou des cabarets. Il est également contacté par des

particuliers pour se produire lors d'événements comme des mariages, des anniversaires ou encore des comités d'entreprises. Même s'il « *adore* » son métier d'ingénieur, il garde dans un coin de sa tête, l'ambition de vivre un jour de sa passion. « *Il a tellement évolué en 13 ans, que s'il voulait vivre de la magie, il pourrait* », assure Bertrand, son meilleur ami.

Des projets, il en a des dizaines.

« *Pourquoi ne pas faire le tour de la France en van pour me produire dans plusieurs villes ?* », déclare-t-il spontanément. Avec une imagination débordante, Théo n'est pas du genre à faire des pauses.

Mais pour l'instant, le jeune homme est en pleine écriture de son propre spectacle. Environ 1h15 de magie et d'humour. Il espère pouvoir le jouer sur scène en début d'année 2023. « *Chaque spectateur va payer sa place pour me voir, donc j'ai envie de faire un spectacle qualitatif, j'ai envie de leur donner 100% de moi* », confie le magicien. Il attrape son stylo et se remet à écrire, un jeu de cartes dépassant de sa poche.

Laura Dubois

“ Je ne suis pas que magicien, je suis créateur de magie ”



Jonathan en action à Radio Présence. Crédit : Yvan De Stéfani

Jonathan Bothelo, la voix pour réussir

Jonathan Bothelo poursuit ses rêves. Cumulant deux emplois, il se donne les moyens de ses ambitions, vivre de sa passion, la radio. Pour y parvenir, il se partage entre animateur de matinale radio et opérateur logistique.

Jonathan Bothelo est un peu comme une tempête de bonne humeur. Dans les locaux dans lesquels il travaille en tant qu'animateur, on l'entend, dès l'entrée, distiller des blagues à son collègue un peu trop taquin. Un véritable poisson dans l'eau. Il quitte son bureau et nous retrouve dans une pièce adjacente. Phénomène normal mais toujours intriguant, sa voix ne laisse pas du tout imaginer ce à quoi il pourrait ressembler.

En s'asseyant, il montre du pouce son collègue qui nous gratifie d'une magnifique grimace : « *Tu vois avec quoi je dois travailler ? Heureusement que je suis là* », plaisante l'animateur. Il s'assoit et commence par exhiber fièrement ses chaussettes estampillées du logo du célèbre fast-food américain. Cheveux courts blonds foncés, jean et

chemise à carreaux, le Montalbanais de 26 ans se décrit lui-même comme un passionné de radio : « *Ça ne s'explique pas, ça se ressent. Quand j'étais petit je m'enfermais dans la voiture familiale pour écouter la radio, sans avertir mes parents. Ça m'a valu quelques claques* », dit-il en riant. Ce qu'il affectionne ? « *Les gens qui parlent, les musiques. Mais surtout beaucoup de sport. J'ai suivi toute la coupe du monde de football 2006 à la radio, commentée par Jean Rességuier, ça m'a fasciné* », se souvient-il.

Un parcours guidé par ses objectifs

Il a commencé ses études par un bac hôtellerie-restauration à Montauban.

Puis il enchaîne un BTS techniques commerciales. Il ne le terminera pas, n'ayant pas validé son stage. Puis, il travaille en tant que chef d'équipe dans un Esat (établissement pour personnes handicapées).

Plus tard, il est au chômage et décide de reprendre ses études, cette fois dans une école de radio à Toulouse : « *C'était un pari osé, je n'avais pas de travail ni de soutien financier.* » Un pari qui n'est pas encore remporté selon Jonathan.

Passé par Toulouse FM, NRJ ou encore CFM Montauban, il travaille depuis trois ans à Radio Présence, radio associative toulousaine proche du quartier Saint-Cyprien : « *Animateur radio, technicien, réalisateur, je suis un couteau suisse* », explique-t-il dans un sourire.



Il décrit son travail comme « *un rythme à prendre* », « *un état d'esprit. Le matin tu réveilles les gens qui écoutent, il faut que tu sois là, efficace et énergique, les gens se moquent de tes problèmes, il faut être un pourvoyeur de bonne humeur.* »

Il poursuit en disant qu'il ne peut pas vivre seulement de son métier d'animateur : « *Tout le monde ne commence pas à temps plein dans une radio* », dit-il sérieusement. Jonathan travaille de 6 heures à 9 heures, le matin en tant qu'animateur de la matinale.

L'autre Jonathan

Mais l'autre Jonathan ne fait pas un métier passion. Chaque week-end, à 4 heures du matin et à 40 minutes de voiture de chez lui, il porte des colis dans le froid. « *C'est un job alimentaire. Il faut payer les factures, le loyer, l'essence pour travailler, le crédit* », expose Jonathan.

Son alter égo est donc un homme travaillant comme opérateur logistique dans un entrepôt, pour un grand distributeur alimentaire. Les magasins passent des commandes, il les prépare, puis les envoie : « *Cauet animait des salles des fêtes, Julien Fébreau bossait dans une radio spécialisée dans les autoroutes* », dit-il pragmatiquement.

Constattement en action pour atteindre ses objectifs, il estime tout de même que sa principale préoccupation est le manque de sommeil. Logique, étant donné qu'en semaine aussi, après son premier travail, il enchaîne sur son second. Jonathan est quelqu'un qui ne se plaint pas. C'est aussi une personne qui a des expressions bien à lui : « *Je préfère*

voir le verre à moitié plein. En fait, je préférerais le boire », souligne-t-il en rigolant.

Passion rime avec travail

Quand on lui demande ce qu'il aime dans la vie, il retrouve son petit sourire en coin, il répond sans détour : « *J'aime les choses chères, les voitures, le karting. Je cherche à débloquer de l'argent pour m'essayer à la F4. J'aime aussi beaucoup le sport* ». À peine la phrase terminée, il court chercher des cartes plastifiées rattachées par un ruban. Ce sont des accréditations.

Avec une fierté non dissimulée, il explique qu'il commente parfois des matchs de football ou de rugby, au Stadium de Toulouse pour les malentendants : « *Le mec qui écoutait en 2006 RMC, a un bracelet de l'équipe de France parce qu'il a commenté le match* », dit-il avec entrain.

Visiblement satisfait, il explique que concilier sa passion et la raison est un passage obligé pour réaliser son objectif : « *Je suis content d'être arrivé là. Mon objectif, c'est de vivre de ma passion, la radio, pas d'avoir une Rolex à moins de 50 ans. Je ne veux pas me lever le matin en me disant que la journée qui m'attend va être ennuyeuse. Si je n'y arrive pas, je serais déçu mais je passerai à autre chose, je sais me donner les moyens d'y arriver. Je suis conscient de ce que je peux avoir, et de ce que je ne peux pas obtenir* », dit-il avec sagesse.

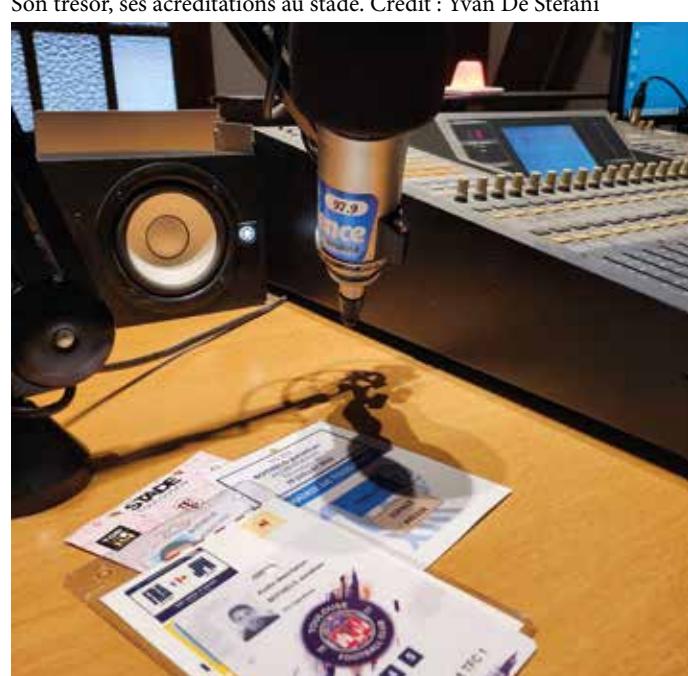
Mon objectif, c'est de vivre de ma passion, la radio, pas d'avoir une Rolex à moins de 50 ans

Paroles de collègues

Il nous congédie et repart en trombe dans les studios de la radio. En effet, c'est la journée du radio don. Un événement caritatif pour recueillir des financements pour Radio Présence.

En se rapprochant de ses collègues de travail, on en apprend plus sur qui est Jonathan. Corinne Saint-Félix, présentatrice durant la matinale et journaliste à Radio Présence nous parle de l'animateur : « *C'est quelqu'un de compétent, de passionné. C'est un de mes anciens élèves, il est facile de travailler avec lui, il te pousse à aller vers le meilleur. En plus il est assez drôle et de bonne humeur, c'est super agréable.* »

Nous laissons l'animateur continuer sa journée. Exemple parlant d'un parcours difficile mais exemplaire.



1996 : naissance

2019 : diplôme

2015 : début à Radio Présence

Yvan De Stéfani

Teddy Fernandes, boxeur et photographe

Boxeur professionnel au club Boxoum de Toulouse, Teddy est un compétiteur dans l'âme. La boxe fait partie de son quotidien bien chargé. Plus qu'un sport, il s'agit de son métier, qu'il pratique en parallèle de son autre carrière et passion : la photographie. Portrait.



Teddy lors d'une séance d'entraînement au Boxoum.

Crédit : Teddy Fernandes

Entre shadow boxing, corde à sauter, travail sur un sac de frappe ou bien sparring, chaque jour est calibré et correspond au quotidien d'un boxeur professionnel. Teddy poursuit deux carrières : la boxe et la photographie qui sont ses deux sources de revenus. C'est tout d'abord la boxe qui est survenue en premier dans sa vie. C'est à l'âge de 14 ans que le jeune homme a commencé son histoire avec les sports de combat par la boxe française et le karaté. Mais, en 2018, il décide de se consacrer totalement à la boxe anglaise et entame une carrière amateur. « Au départ, quand j'ai commencé, je n'avais pas de but précis dans la boxe, c'était uniquement par plaisir. Mais quand je suis rentré au boxoum je me suis familiarisé avec les boxeurs et surtout mon entraîneur Mehdi Oumiha et j'ai repris goût à la compétition. » C'est donc en 2020 après une carrière amateur couronnée de succès que Teddy souhaite passer

pro. Mais la crise sanitaire survient. Cependant, il parvient à en faire une opportunité puisque son entraîneur lui permet de continuer à développer sa boxe malgré le fait qu'il soit encore amateur. « Contrairement à beaucoup de boxeurs pendant le Covid, je m'entraînais. Ça m'a permis de progresser rapidement et naturellement. Mon coach m'a proposé de passer à un échelon supérieur : le monde professionnel. » De plus, comme dans tout domaine dans lequel on s'engage, Teddy a pour inspiration plusieurs boxeurs qu'il aime suivre et qui lui ont donné envie d'enfiler les gants. « À l'époque, mes boxeurs favoris étaient les Roy Jones jr, Mike Tyson mais quand tu en apprends plus sur la boxe et ses grands champions, tu tends à en avoir d'autres. Par exemple, j'adore Kambosos Jr et Shakur Stevenson et quand on regarde leurs combats en tant que boxeur, on en apprend beaucoup sur les subtilités du sport ». En dehors du ring, son autre priorité est la photo qu'il découvre après une rencontre avec une amie photographe. Il définit la photographie comme : « un moyen d'expression qui permet de donner confiance aux gens ». Ainsi, en 2019, après avoir suivi un apprentissage dans ce domaine, il décide de monter sa propre entreprise.

« Au départ j'ai appris à manier les fondamentaux de la photographie c'est-à-dire la lumière, les ombres, la composition et les émotions. Et cela m'a permis de me lancer par la suite indépendamment dans la photographie et la vidéo qui sont aujourd'hui mes activités principales ».

Un quotidien atypique et exigeant

« Je m'entraîne six jours sur sept à partir de midi jusqu'à quinze heures et les week-ends ou pendant mon temps libre je suis sollicité par mes clients pour mes prestations en tant que photographe. » Même si au premier abord, la boxe et la photographie semblent être deux univers totalement différents, pour Teddy, les deux domaines demandent des



Quand je boxe, je laisse mes problèmes de côté, mon esprit est vide, je ne peux que progresser

qualités qu'il doit développer chaque fois qu'il enfile ses gants ou saisit sa caméra : « La créativité c'est ce qui est requis dans la photo et la boxe. Car il faut savoir gérer des imprévus et saisir l'instant, le moment où il faut agir. » Cependant, le noble art est souvent qualifié de sport dangereux, une opinion que Teddy ne réfute pas lorsque la question lui est posée : « Ils n'ont pas tort et honnêtement, c'est le sport le plus dur au monde, déclare-t-il en souriant. Mais la dangerosité du sport en fait aussi la beauté. En dehors du ring, il y a un respect entre les adversaires. Quand je rentre sur le ring, je pense à ma santé : je dois avoir envie de gagner plus que mon

adversaire. Mais en même temps je suis confiant dans le travail que j'effectue à l'entraînement pour être le mieux préparé possible lors d'un combat ». Devenu professionnel assez rapidement, il prend conscience du cap franchi et des sacrifices que ce nouveau statut demande : « Même si je suis passé pro assez tôt, le niveau est très élevé et je dois fournir des efforts physiques plus importants lors de ma préparation. Mon caractère fait que je suis prêt à prendre tous les adversaires qui me sont proposés car la boxe est un sport impitoyable, il n'y a pas de hasard. »

La boxe, et ses préjugés

La boxe est une discipline populaire dans le monde entier. Cependant, ce sport fait face à de nombreux préjugés auxquels Teddy est confronté quotidiennement. Mais pour lui, cela ne semble pas affecter son rapport aux autres que ce soit avec ses clients ou bien la société plus largement. « Je ne me pose pas forcément la question de comment je suis perçu, je n'ai pas de mal à dire que je suis boxeur même si parfois les gens aiment assimiler la boxe à la bagarre. Il faut savoir à qui en parler et comment se présenter. La boxe ça m'épanouit et ça me passionne, je le fais pour mon plaisir et non pas pour impressionner les autres » explique t-il.

L'autre lui, le photographe

Grâce à son profil de boxeur, Teddy parvient à fusionner les deux mondes dans lesquels il évolue : « J'ai été amené à faire des shootings photos pour des galas de boxe qui m'ouvrent des portes un peu partout. Je me suis retrouvé à faire des photos de Sofiane Oumiha et aujourd'hui on boxe ensemble. » En tant que photographe indépendant

Teddy propose diverses prestations qui l'amènent à souvent se déplacer un peu partout en France et dans différents contextes. Teddy compte toujours poursuivre son parcours de boxeur mais précise « c'est un choix de carrière qui ne durera pas éternellement. Premièrement j'aimerais remporter une ceinture nationale puis si je peux une ceinture internationale. Je me fixe une limite d'âge jusqu'à mes 35 ans. J'ai la chance d'avoir une deuxième activité qui me permettra d'appréhender l'avenir après la boxe. »

La question de l'après-carrière est un aspect important dans la trajectoire d'un boxeur professionnel. Pour son meilleur ami Romuald, cet enjeu semble moindre pour Teddy puisque son métier de photographe et sa carrière de boxeur sont deux activités complémentaires et qui lui offrent beaucoup d'opportunités : « Il est super passionné, à mon avis il n'aurait pas deux emplois si les deux ne lui plaisaient pas. Il a la chance d'allier plaisir et travail pour gagner sa vie. » Teddy est représentatif de cette nouvelle génération d'athlètes professionnels qui ont plusieurs cordes à leur arc et développent des compétences hors de leurs prouesses sportives.

Ralph Ouassa Kouassi

2018 : lancement de sa carrière en boxe

2019 : devient photographe et vidéaste indépendant

2020 : premier combat professionnel



Amine prend la commande d'un client. Crédit : Loann Le Saint

Amine Elouariachi, un entrepreneur à plusieurs casquettes

Amine Elouariachi est patron de plusieurs entreprises et professeur à temps partiel au lycée. En plus d'avoir une semaine de travail intense, il essaie de profiter au mieux de sa famille. Mais comment expliquer ce train de vie dynamique ?

Nous rencontrons Amine Elouariachi dans son restaurant, le Burger'N' Co de Saint-Cyprien. En entrant dans la salle, on est directement plongé dans l'ambiance rock'n'roll, marque de fabrique de la franchise de burgers. Des guitares accrochées au mur, des tableaux de stars du rock donnent un air convivial à la salle. Amine, 36 ans, cheveux rasés avec une barbe bien taillée, vêtu de blanc et noir nous accueille. Il nous raconte son parcours profession-

nel hors du commun. C'est un homme ayant plusieurs cordes à son arc. Il est à la charge aujourd'hui de deux entreprises. Il est aussi professeur à temps partiel. Amine a toujours vécu en Haute-Garonne avec sa famille. Il a démarré sa vie professionnelle avec le BAFA. Grâce à ça, il a pu être animateur durant les vacances scolaires à l'époque de sa vie étudiante. En 2007, il réussit à devenir professeur à temps partiel en éducation physique et sportive. Amine aime se sentir actif et pour cela, il

“En ce moment je fais des semaines de cinquante heures.”

commence en 2009 un travail en tant que technicien dans une boutique de réparation de téléphone. Tout se passe bien : il arrive à jongler entre ses deux métiers. S'il n'est pas devenu professeur titulaire, c'est parce qu'il explique qu'on ne peut pas travailler en même temps dans d'autres entreprises et son quotidien lui plaisait bien.

L'année 2011 n'est pas la plus joyeuse de sa vie, il perd malheureusement son père. Il confie : « *Ce fut très dur mais celle qui l'a moins bien vécu c'est ma mère.* » Il a toujours été très proche de sa famille. Pour essayer de tourner la page, il décide en 2013 d'acheter une boulangerie pour y faire travailler sa mère. L'année suivante, Amine grimpe les échelons et passe responsable dans



la boutique de téléphone. La même année, il décide de racheter l'entreprise et devient patron de la boutique, en plus de sa boulangerie ainsi que son poste à temps partiel. Ses cours au lycée changent lorsqu'il devient patron de ses entreprises. Le directeur du lycée lui propose alors de faire des cours de culture d'entreprise. Avec sa boulangerie, Amine fournit en pain la petite chaîne de restaurant Burger N'Co.

La restauration comme nouveau challenge

Les années passent et en 2016 il épouse Cécile Elouariachi. Ils ont un enfant en 2017. C'est deux ans plus tard, qu'il décide de racheter le Burger'N Co de Saint-Cyprien avec son associé, Paul Urbain. Malheureusement pour eux, ils achètent le restaurant au mauvais moment : la période du Covid-19. La première signature était en septembre 2019 et ils ont réellement possédé le restaurant en juin 2020. Parallèlement, il vend son entreprise de réparation de téléphone. Il explique : « *J'aime être actif, mais gérer autant d'entreprises à la fois et trouver du temps pour ma famille était incompatible. J'ai dû faire un choix.* » Bien qu'il se soit séparé d'une de ses sociétés, il reste toujours bien occupé avec sa charge de travail hebdomadaire. Nouvel obstacle : les restaurateurs peinent à trouver du personnel depuis la fin de la pandémie. Son restaurant ne fait pas exception et

il se retrouve face à un manque d'effectifs. Pour pallier ce problème, les deux associés remplissent les services où il manque du personnel. Avec ces heures en plus, Amine a du mal à trouver du temps pour voir sa famille. C'est encore

récent pour lui mais il a mis en place une certaine routine. Lorsqu'il travaille au restaurant, il profite de cette journée pour s'occuper de l'administratif. Malgré ses semaines à cinquante heures, il arrive à trouver un peu de temps à consacrer à sa famille. La boulangerie est autonome. Il y va seulement s'il y a un problème.

**Avec ces différents boulot,
je perçois un revenu
convenable, mieux que si
j'étais à temps plein dans
un seul de ces métiers.**

Un temps pour profiter

Avec ces longues semaines chargées, Amine essaie de décompresser par le sport. Si ce n'est pas la saison du ski, il fait des randonnées, du foot ou du golf avec ses amis ou sa famille.

Sa femme travaillant au restaurant, il faut une certaine organisation pour réussir à garder leur fille. Parfois son alter ego voulant juste décompresser lui titille l'esprit mais avoir plusieurs entreprises à charge en plus d'être professeur est un choix : « *Avec ces différents boulot, je perçois un revenu convenable, mieux que si j'étais à temps plein dans un seul de ces métiers.* » Ce train de vie l'oblige à faire des sacrifices. En ce moment, le sport est en suspens car il préfère passer du temps en famille. Il aime ce qu'il fait mais il voudrait s'accorder dans le futur plus de temps pour lui ainsi que pour voir sa fille grandir. Pour les années à venir, Amine a encore d'autres projets. Il voudrait créer un nouveau Burger'N Co courant 2023 du côté de Montaudran. Il préfère attendre que le premier restaurant soit plus autonome avant de se consacrer à un nouveau projet. Une future aventure qui ajoutera, une fois de plus, une nouvelle corde à son arc.

Loann Le Saint



Lorsqu'Amine travaille au restaurant, il peut être en cuisine ou servir les plats en salle. Crédit : Loann Le Saint

2013 : rachat de la boulangerie

2016 : mariage avec Cécile Elouariachi

2020 : vente du magasin de réparation de téléphone et rachat de Burger'N Co



Lucas attablé à son QG, Ô boudou pont, lieu de nombreuses scènes ouvertes. Crédit : Madeline Verneuil

Lucas Sourrouil et Lu'K : une double personnalité

Lucas est un jeune Toulousain de 25 ans. Aujourd’hui il vit entre deux mondes, son travail dans un magasin alimentaire et sa passion dévorante pour le rap. On retrouve donc Lucas face à Lu'K, une dualité qui s'accorde à la perfection.

Lucas alias Lu'K a toujours vécu à Toulouse. C'est simple, avec le rap et le TFC (Toulouse football club) sa troisième passion c'est Toulouse. Même s'il ne la décrit pas explicitement comme une passion, ça se ressent. « *Je ne peux pas quitter cette ville, c'est mon centre névralgique. Je suis ancré et il y a tellement de choses à faire pour mettre la lumière sur la ville. C'est un véritable vivier de rap, il y a des concerts et beaucoup d'amour qui en émane.* » Son inspiration vient en partie de Toulouse, puisqu'il n'y a pas un moment dans l'écriture d'un couplet où Lu'K ne pense pas à la Ville rose. Quand il la quitte, la ville lui manque, « *un peu comme un sentiment de nostalgie.* »

Sa famille et ses amis le soutiennent

pour qu'il atteigne ses rêves, « *ma copine m'appelle sa star, mes parents sont venus à bon nombre de mes concerts et mes frères et sœurs sont derrière moi* », explicite le rappeur. Ça fait maintenant sept années que Lu'K fait de la musique. Et pourtant le jeune homme qui est suivi par un peu plus de 1 700 personnes sur Instagram, est encore un peu mal à l'aise avec l'idée d'être connu. Lorsque certains clients le reconnaissent dans le magasin où il travaille, même dans la rue, il explique ne pas trop savoir

comment s'y prendre. Pourtant, pour lui, c'est toujours un plaisir immense « *ils me donnent de la force et de la confiance.* » Un soutien nécessaire pour un artiste en devenir. Mais une gêne qui explique le tempérament un peu réservé de Lucas. La dualité entre ces deux personnalités aide le Lucas

timide à devenir plus sociable, moins réservé. Jeudi 1er décembre, il a donné un concert dans la Ville rose, une expérience unique pour lui, « *J'ai senti un truc se créer, une osmose entre le public et moi c'était magique comme*

**“Je ne peux pas
quitter Toulouse,
c'est mon centre
névralgique”**



sensation. C'est de ça dont on a besoin, même si j'ai du mal avec la foule en général, là j'étais à l'aise au contact des gens ».

Monter au sommet oui, mais pas seul

Évidemment Lu'K rêve de succès, mais il n'en rêve pas seul. « *Dans le fond, c'est cool de gratter un gâteau mais il n'a pas de goût si on ne le partage pas.* » Il aimerait pouvoir aider les prochains rappeurs de la scène toulousaine. Et même ceux qui émergent. Pour ce faire, il a créé un mouvement. « *Toulouse est en feu* », tout un vivier de rappeurs qui brûle dans la Ville rose. Lorsqu'il en parle, ses yeux brillent, et la passion prend le dessus. C'est un homme au grand cœur, animé par une volonté d'entraide et de bienveillance. Il aimerait faire une association afin d'organiser des événements culturels, des concerts. En prônant l'acceptation et la différence, Lu'K est conscient que la musique c'est le partage.

« Que tu sois une fille ou un gars, quelle que soit ta couleur ou tes origines, on va t'accepter. J'ai pas envie de faire de la discrimination positive. Si tu gères ce que tu fais on va le dire par contre si c'est nul on va le dire aussi », explique le rappeur avec une réelle conviction. Son objectif ultime c'est de faire rayonner la culture musicale de Toulouse dans toute la France. Souvent on lui demande pourquoi il n'est pas à Paris pour percer, sa réponse est très simple, « *Je reste persuadé que c'est Paris qui doit venir ici. On va tellement exploser qu'à un moment les grands de la capitale se diront : ah ouais ils se sont faits seuls, on devrait peut-être se renseigner.* »

Il développe ce projet pour que plus tard le rap toulousain soit plus concret et mieux organisé. « *Dans l'idée je pose des briques pour que les prochains puissent arriver et qu'on les aiguille comme il faut. Si par exemple un jeune rappeur vient et qu'il ne sait pas où enregistrer, en fonction de ce qui le bloque, on pourra lui dire d'aller dans tel ou tel studio. Si on fait des choses sans penser aux générations futures, rien ne va perdurer.* » Lu'K ne se voit pas rapper toute sa vie. 37 ans semble être l'âge idéal pour arrêter de passer derrière le micro. Après cela, il restera lié au rap mais d'une façon différente, dans les coulisses d'un studio d'enregistrement par exemple. Son ambition ne s'arrête donc jamais, c'est un trait de caractère bien marqué chez lui.

« Le doute fait partie du processus »

Lu'K semble sûr de lui, de ce qu'il fait mais pourtant le doute l'habite régulièrement, voire tout le temps. En rigolant, il explique même qu'il pourrait se méfier de tout, « *parfois je*

me dis : on est tous dans une simulation et c'est quelqu'un d'autre qui joue notre vie. »

Plus sérieusement, parfois Lu'K se demande s'il va réussir. Mais ce sentiment est essentiel selon lui, cela fait partie du processus. L'incertitude oui, mais à petite dose évidemment : « *C'est bien de douter mais on ne peut pas constamment le faire, parfois il faut juste agir. Devant un micro il faut être là et tout donner.* » Le rappeur passe quand même une grande partie de son temps à avoir ce ressenti, il regarde l'heure en se demandant s'il aura le temps de boucler son projet au lieu de passer ce temps sur cette création. En fait, c'est une remise en question constante qui se ressent chez Lu'K.

**C'est cool de gratter
un gâteau, mais il n'a pas
de goût si on ne
le partage pas**

Même si le rappeur apprécie son emploi, il ne souhaite pas passer sa vie à faire de la mise en rayon, « *il y a un truc en plus qui m'anime c'est le rap.* » Parfois en faisant le bilan il se demande ce qu'il a accompli, sans la musique. Il a l'impression de ne pas avoir fait grand chose.

Pourtant quand il expose son passé c'est une cacophonie d'expériences. Après le bac, il s'est préparé pour un cursus en sciences politiques, qui n'a pas abouti. Ensuite, il est passé par le conservatoire en musiques actuelles puis il a enchaîné sur une école de production, dans l'accompagnement d'artistes. Histoire d'avoir un diplôme, il a fini par un DUT info-com. Il a œuvré dans une MJC (maison des jeunes et de la culture) avec les enfants, puis au final il travaille aujourd'hui dans un magasin alimentaire afin d'avoir un salaire et des horaires arrangeants pour vivre sa passion ultime. La tête pleine d'idées nouvelles, Lu'K peut compter sur une volonté de fer afin d'atteindre ses objectifs, il reste persuadé qu'il va y arriver : « *C'est bien de parler de doute, c'est universel, tout le monde en a et donc tout le monde s'identifie* », détaille-t-il. Cela fait donc partie du processus d'écriture et c'est une chose qui se retrouve énormément dans le monde du rap.

Madeline Verneuil

1997 : naissance de Lucas

2017 : naissance de Lu'K

**À venir : nouveau projet de Lu'K,
« Caverne », un EP de 6 titres.**



Europe dans les studios de la radio FMR. Crédit photo : Yasmine Amaddiou

Europe Knsm, l'amour du rap

Née il y a 25 ans à Toulouse, Europe est une passionnée de rap. Aujourd’hui, elle essaie d’en faire son métier et vient de sortir son premier projet «Tinkiet». Entre doutes, difficultés et sexismes, le parcours pour faire du rap son métier s’avère plein d’embûches.

Comme elle aime le répéter, Europe, de son nom d’artiste Europe Knsm, est une passionnée d’Art. Elle a toujours vécu à Toulouse et y a grandi. Depuis petite, elle aime écouter de la musique avec sa mère qui lui a fait découvrir la funk et le disco très jeune. « *Avec ma mère, on kiffe la musique et danser depuis toujours* », explique-t-elle.

Nous la retrouvons dans l’un de ses endroits favoris de la Ville rose : les locaux de la radio FMR. Elle y passe beaucoup de temps avec ses amis fans de rap, de rock ou encore de métal. « *Asseyez-vous* » sourit-elle. La jeune rappeuse nous fait découvrir son univers avec fierté. Son univers, c’est aussi son style. Coiffée de deux mèches blondes à l’avant, Europe est une fille qui prend soin d’elle. Un profil qui sort de l’image que l’on peut avoir de la rappeuse « garçon manqué ».

Le rap est entré dans sa vie un peu plus tard, pendant ses années de lycée. La

jeune rappeuse a d’ailleurs écrit son premier texte à cette période. Inspirée par les rappeurs iconiques que sont Tupac, Biggie et Nas, elle a continué à écrire ses textes et les faisait écouter à sa bande d’amis de l’époque.

Petit à petit, elle y a pris goût sans pouvoir s’en passer, raconte-t-elle, le sourire aux lèvres. Très vite, la rappeuse toulousaine a découvert la scène. Entre battles, Open Mic’ ou encore premières parties de concert, ce qu’elle aime plus que tout, c’est se produire face au public.

Et ce qu’on ne peut pas lui enlever, c’est cette passion et cette détermination. Aujourd’hui, Europe ne vit pas de ses réalisations mais ne compte pas baisser les bras : « *Pour le moment, je n’arrive pas à en vivre puisque c'est moi qui paye pour faire de la musique. Mais avec les années, je continue et si je continue c'est que je kiffe donc je ne m'arrêterai pas.* Bien sûr que

j'aimerais vivre du rap mais ça n'est pas pour autant mon objectif. Je fais de la musique par plaisir. »

« Tinkiet »

« Tinkiet », tel est le nom de son EP. Un moment assez symbolique puisqu’il est le premier projet de sa carrière. L’ensemble de ses musiques parle d’elle, de sa vie et de sa perception des choses. En parlant de ses titres, celui dont elle est la plus fière est « *L’étrangère* ».

« J’apprécie particulièrement ce son, surtout quand je l’interprète sur scène car il parle d’une période de ma vie. Pendant plus d’un an et demi je mentais à mes parents sur ce que je faisais ou encore où j’étais. C’était comme si je menais carrément une double vie. J’avais inventé des lieux où je dormais le week-end pour m’échapper un peu. Dans cette musique je joue plusieurs personnages à la fois, j’ai essayé



d'amener une nouvelle dimension.»

Tinkiet c'est aussi une ouverture à de nouveaux projets. Il vient de sortir mais Europe se prépare déjà au prochain et a déjà le titre en tête : Tamani.

Un projet qui portera le nom de sa grand-mère. Originaire d'Algérie, Europe veut se rapprocher de ses origines : « Pour ce projet, je compte aller en Algérie. Je veux découvrir mes origines, rencontrer ma famille que je ne connais pas encore.

J'aimerais parler de mon identité, de la guerre, de beaucoup de choses. »

Pour le moment, la rappeuse compte continuer de « s'amuser » en sortant de nouveaux sons. Et quand elle écrit, des sujets reviennent souvent. Il y a quelques années, elle a découvert la spiritualité à travers des vidéos. Un sujet qui revient souvent dans ses paroles. « Je suis quelqu'un qui aime aussi beaucoup l'humanité. Je parle de moi, de ma vie, de ma vision des choses, du monde quoi ! »

« Le rap c'est un putain de médicament »

Le rap est finalement devenu indispensable pour elle. Son objectif ? Être heureuse et pouvoir guérir de ses blessures grâce à sa passion. Elle en parle d'ailleurs comme une vraie thérapie. Aujourd'hui, le rap est omniprésent dans sa vie. « Écrire est une thérapie car ça me permet de mettre des mots sur ce qu'on peut ressentir. Pour ma part, c'est surtout quand je vais l'extérioriser sur scène. Le rap, c'est un putain de médicament et quand ça sort, ça fait du bien. C'est la raison pour laquelle mon projet parle de ma vie et de ce que j'ai vécu. »

Être une femme qui rappe, le challenge d'une vie

Le rap, c'est aussi un challenge au quotidien. C'est l'envie de se surpasser tous les jours et de toucher une audience plus importante. Mais comment réussir dans un milieu où le nombre de places est bien inférieur aux candidats ? Est-il encore plus dur de percer dans ce domaine quand on est une femme ?

Pour Europe Knsm, la réponse est OUI. Le traitement entre les artistes masculins et les artistes féminines n'est pas le même. « Pour une fille, certains événements comme un Open Mic, par exemple, sont des endroits plus hostiles que pour un garçon. Inconsciemment, on va se poser la question de comment on s'habille. Est-ce que si je m'habille trop féminin on ne va regarder que mon corps ? » Rapper quand on est une femme c'est finalement un vrai défi. On arrive dans un milieu représenté majoritairement par des

“
Écrire c'est une thérapie,
ça permet de mettre
des mots sur ce
qu'on ressent

hommes. Alors inconsciemment, des préjugés se forment autour de l'idée qu'une femme puisse rapper. Mais comme l'explique la jeune rappeuse toulousaine, les moeurs évoluent. Doucement, mais elles évoluent. Des inégalités auxquelles elle a déjà dû faire face dans le passé notamment lors d'événements rassemblant plusieurs artistes. « Il y a certains concours où je méritais vraiment d'aller plus loin ou carrément de gagner. J'ai fini par arrêter de m'y rendre car on ne me donnait pas ma chance. »

Avec le temps, elle essaye de ne plus y prêter attention et de continuer à faire ce qu'elle aime. « Il faut en avoir » s'exclame-t-elle, le sourire aux lèvres...

Si Europe Knsm a un conseil à donner à toutes les artistes féminines qui voudraient se lancer, c'est d'avoir confiance en soi et de ne pas lâcher. « J'ai jamais eu peur d'y aller et j'essaie de ne pas laisser la place aux préjugés qu'on peut avoir vis-à-vis de moi. Il faut être prêt. ». La rappeuse toulousaine reste déterminée : « Je vais continuer à faire ce que j'aime et à m'amuser. »

Yasmine Amaddiou



« Tamina » sortira l'an prochain. Crédit photo : Yasmine Amaddiou

Harnois Erwan, chemin vers un autre genre

Erwan est un jeune Toulousain de 24 ans comme les autres, à ceci près qu'il est depuis plus de six ans maintenant en transition. Né dans le mauvais corps, il se bat pour être reconnu en tant qu'homme.



Erwan est sous testostérone depuis cinq ans. Crédit : Alexandra Frenkel

Dans un petit appartement toulousain, à la façade typique de briques rouges, vivent Erwan et son compagnon Léo. Un couple qui pourrait être jugé comme étant atypique. En effet, Léo, venu tout droit des Etats-Unis, se décrit comme non-binaire et Erwan est une personne transgenre. En ces lieux, règne une sorte de sérénité, une ambiance agréable qui fait se sentir à l'aise les visiteurs malgré la forte odeur de cigarette qui s'en dégage. Aux murs, on retrouve les signes de l'engagement d'Erwan dans les diverses causes qui lui sont chères avec des flyers ou des posters. Erwan ne

s'est pas toujours appelé ainsi. Vous ne connaîtrez pas son « deadname » [NDLR : prénom de naissance]. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il ne correspond pas à ce qu'est Erwan. Il y a près de 6 ans de cela, le jeune homme a entamé le difficile chemin pour changer de genre. Son parcours n'a rien d'exceptionnel, mais il se veut représentatif d'un mal-être chez les personnes désireuses de faire leur transition. Il s'agit surtout du témoignage du long processus pour trouver enfin l'épanouissement.

La naissance d'un mal-être

Erwan, libraire de 24 ans, s'est questionné tôt sur son genre. « *Cette volonté de changer de genre vient selon moi de lourds traumatismes* ». En effet, dans son enfance, Erwan est victime d'inceste. Il tente alors de s'épanouir dans des activités « pour les garçons » en faisant du football, ou en construisant des cabanes dans les bois, par exemple. Au collège, le Toulousain comprend qu'il se

sent plus attiré par les femmes. « *Même si l'orientation sexuelle et l'identité de genre n'ont pas de lien de causalité* » pour le libraire, cela a donné plus de sens à sa nécessité d'être un garçon. Lorsque la puberté est arrivée et que les changements sur son corps ont commencé à apparaître, avec la naissance des seins notamment, Erwan se disait, « *ce n'est pas comme ça que je suis censé grandir.* » Au lycée, l'idée d'être genré au féminin devenait insupportable pour lui. « *Je ne faisais plus l'effort de ressembler à une fille vestimentairement et puis un jour, j'ai décidé de me couper les cheveux,*



c'était en quelque sorte pour moi le premier pas vers ma transition. » Une période compliquée pour le jeune homme, qu'il a réussi à surmonter avec l'aide de ses amis.

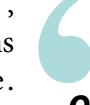
La découverte de la transidentité

C'est au début de ses années lycée, justement, qu'Erwan découvre la notion de transidentité. Un terme qu'il n'a pas lu dans des ouvrages dédiés ou auprès de ses proches, ni même de professionnels, mais dans une série américaine datant de 2004 nommée *The L Word*. Cette série aborde en grande partie le saphisme [NDLR : l'homosexualité féminine], mais aussi la question de la transidentité. À ce propos, Erwan regrette le manque de figures transgenres dans la pop culture durant son enfance et adolescence. « *Si j'en avais entendu parlé étant gamin, j'aurais gagné des années de santé mentale.* » Il relève toutefois que la communauté transgenre est de plus en plus représentée depuis quelques années maintenant. C'est à ce moment que l'adolescent a commencé ses recherches et s'est dit qu'il débuterait sa transition médicalisée à l'âge de 18 ans, comme l'exige la loi française.

Un parcours médical semé d'embûches

Sa mère et sa grand-mère l'accompagnent alors dans ses démarches. « *Elles ont d'abord eu peur lorsque j'ai évoqué ce besoin et elles m'ont alors présenté un ami à elles, qui, lui, avait fait sa transition.* » Cet ami, prénommé Luc devient son deuxième père en le guidant et conseillant dans son parcours. « *Il m'a expliqué comment avoir accès à de la testostérone,*

[NDLR : hormone masculine], comment se faire rembourser, quels documents et certificats requièrent le changement de genre, etc. »

Erwan commence donc par consulter un médecin généraliste. Il s'agissait pour ce professionnel de santé de son premier patient transgenre. « *Elle était très emballée et m'a aidé à obtenir une ALD [Affection Longue Durée].* » Ce document est indispensable pour entamer une transition médicalisée et pour rembourser une grande partie des soins [NDLR : testostérone et opération chirurgicale]. Ensuite, le Toulousain se confronte à un psychiatre, beaucoup moins sympathique. L'objectif pour Erwan : obtenir un certificat attestant qu'il est bien « *sain d'esprit* ».  ***Je ne suis pas en vie si je ne pu m'assurer que***

« Je trouve ça aberrant », fustige au passage le jeune homme. « Il n'y connaissait rien, et il a suffi d'une question pour obtenir le document : « Avec votre copine, vous faites l'homme ou vous faites la femme ? » Je savais à ce moment-là qu'il y avait une bonne et une mauvaise réponse. » déplore-t-il. Après cela, Erwan a obtenu de la testostérone après plusieurs rendez-vous avec un endocrinologue. La prochaine étape sera alors la mammectomie [NDLR : l'ablation de la poitrine]. Même si le parcours médical est de plus en plus accessible et renseigné, il reste long et fastidieux.

Les plus gros obstacles

Les premières années, où Erwan décide de se présenter tel qu'il est, ont pour lui été les plus difficiles

moralement. « *La testostérone met des mois, si ce n'est des années à faire effet, les gens me renvoient durant cette période leur doute lorsque j'affirme que je suis un homme.* » Il est parfois mégenré, c'est-à-dire qu'il n'est pas genre comme il le désire. « *Malgré tout je m'estime chanceux de ne pas avoir subi de discriminations dans le milieu professionnel*» précise-t-il.

« *Le plus beau jour de ma vie, c'était quand on m'a annoncé que j'allais avoir une fille.* » Il s'agit là sûrement de la phrase la plus blessante qu'ait entendu Erwan dans sa vie. Cette phrase, c'est son père qui l'a prononcée lorsque le

Je ne serais pas en vie si je n'avais pas pu m'assumer tel que je suis

jeune homme s'est décidé à faire son coming out. Yannick, son père, est pourtant une personne très

ouverte et très respectueuse des choix de son fils. Pour lui, cette phrase relève de la maladresse.
« *J'aime mon fils plus que tout, je sais que je l'ai blessé en réagissant comme ça, mais aujourd'hui je l'accompagne du mieux que je peux dans ses démarches.* »

Des démarches compliquées, qui prennent du temps, dans l'administration notamment : Aujourd'hui, Erwan est toujours aux yeux de la loi et de l'Etat français reconnu comme étant une femme. « *Au final, je me fiche du regard de l'Etat, ce qui compte, c'est mon entourage, les gens avec qui je travaille, que je côtoie, toutes ces personnes savent qui je suis réellement et pour moi, c'est le plus important, car aujourd'hui, je ne serais pas en vie si je n'avais pas pu m'assumer tel que je suis* » conclut-il.

Alexandra Frenkel



Adeline Savignac devant le magasin Boulanger, à Saint-Orens. Crédit : Agathe Albouy

Adeline Savignac, vendeuse d'un autre genre

Seule vendeuse dans le magasin spécialisé dans l'électronique et l'informatique Boulanger, Adeline s'est fait sa place au milieu de onze hommes. Sa première stratégie : « *jouer des qualités qu'ils n'ont pas.* »

À Saint-Orens-de-Gameville, face au grand centre commercial presque laissé à l'abandon se tient une grande construction métallique et bleue. Par-dessus, des lettres géantes et orange trônent : « B-O-U-L-A-N-G-E-R ». L'entrepôt n'est pas nouveau dans le paysage de la banlieue toulousaine, il fait partie du décor depuis quatorze ans maintenant. Autant de temps qu'Adeline Savignac travaille ici, en tant que vendeuse, et seule vendeuse. « *Elle fait partie de ceux qui ont ouvert le magasin* » dit-on d'elle. Cela fait depuis août 2008 qu'Adeline fait partie intégrante de l'équipe. Certains de ses collègues sont arrivés plus récemment que d'autres.

“
**Je fais
avec les qualités
que les hommes
n'ont pas**”

La plupart d'entre eux sont devenus de fidèles amis. Mais tous, sont des hommes. Parmi les 12 conseillers de vente qui sillonnent les rayons du magasin, une seule femme et il s'agit d'Adeline. C'est ici qu'elle nous a donné rendez-vous, dans ce magasin où elle passe l'essentiel de ses journées et 35 heures de ses semaines.

Seule contre eux tous

« *À mes débuts dans le magasin, il a fallu beaucoup de temps pour que mes collègues comprennent que j'étais là pour faire mon travail, il y a eu comme un rapport de force entre eux et moi.* » À l'âge de 26 ans, Adeline avait travaillé

dans la vente de chaussures mais jamais elle n'avait touché au secteur de l'informatique dans lequel elle a été recrutée pour Boulanger.

Elle l'a compris très tôt : dans l'imaginaire collectif, ce secteur est réservé aux hommes. Combien de fois lui a-t-on fait la remarque : « *Mais vous vous y connaissez en informatique ?* » alors même que son badge inscrivait la mention « conseillère en vente informatique. » Combien de fois lui a-t-on rétorqué : « *Je préférerais m'informer auprès du monsieur là-bas* », en parlant de son collègue Nicolas. Mais aujourd'hui, à 40 ans passés, Adeline n'est pas du genre à se laisser impressionner par ce type de réflexion qu'elle juge désormais « banales ». En dehors de ses compétences en techniques de vente, « Ade » comme ses collègues l'appellent,



dit miser sur la communication et le contact humain. Elle l'assume pleinement : « *Je fais avec ce que les hommes n'ont pas.* » Avant d'entrer dans le monde du commerce, Adeline a travaillé du côté social.

C'était d'ailleurs son domaine de prédilection. Après avoir exercé quatre ans en maison de retraite, la jeune femme a décidé de renoncer à sa passion face à la réalité du métier. « *Les conditions de travail étaient abominables et elles le sont toujours. C'est un beau métier mais c'est trop dur.* »

Son côté humain et à l'écoute, Adeline l'a conservé et elle s'en sert au quotidien dans son métier : « *J'essaye toujours de mettre à l'aise mes clients, je ne leur saute pas dessus comme certains des vendeurs peuvent le faire, j'ai cette sensibilité et cette douceur qu'ils n'ont pas.* » Adeline a entièrement conscience des avantages que les hommes ont sur elle dans sa vie professionnelle. Elle ne s'est jamais « *voilé la face* ». Même si elle peut souvent se montrer fataliste : « *C'est comme ça* », ses collègues et amis disent qu'elle a tout de même instauré une sorte de compétition entre les deux genres. « *C'est bon enfant* », affirme Lorenzo vendeur du côté multimédia.

Sa double personnalité

L'entourage professionnel d'Adeline y est pour beaucoup dans son caractère : « *Je me suis forgée en fonction d'eux* », dit-elle assez souvent. Adeline est une femme à la fois pudique et tactile. Elle paraît froide au premier abord mais fait preuve de beaucoup d'empathie. Elle est féminine et masculine. Elle sait rire mais peut faire preuve de beaucoup

Adeline dans les rayons. Crédit : Agathe Albouy



***Je me suis forgée
en fonction d'eux***

de fermeté. C'est une femme à l'instinct maternel malgré le fait qu'elle n'ait jamais pu avoir d'enfant. Grand regret de sa vie. C'est comme si elle était dotée de deux personnalités

complètement distinctes. Comme si elle était prête à affronter les différentes situations grâce aux différentes versions d'elle-même.

« *Aujourd'hui ma place est faite, j'ai noué de vrais liens avec mes collègues mais je ne peux pas parler de tout avec eux, c'est peut-être ça qu'il me manque, une présence féminine* », regrette-t-elle.

« Je ne fais pas suffisamment de ventes »

Mais cette place ne suffit pas. La réalité économique est toute autre. « *Le commerce change réellement, maintenant on en veut toujours plus pour réussir à maintenir notre niveau de vie* », se souvient Adeline. Chez Boulanger, les vendeurs sont payés à la commission. Adeline et ses collègues ont la possibilité de toucher 1 000 à 2 000 euros de plus en dépassant le nombre de ventes exigé par le magasin. C'est en ça que les conseillers disent très souvent « *se payer eux-mêmes* ». Mais « *quand on fait 1 mètre 50 et qu'on est une femme, c'est plus compliqué* », souffle-t-elle. Malgré ses nombreux efforts pour s'imposer, Adeline ressent toujours ce fossé entre « les mecs » comme elle les appelle et elle. « *Ils sont capables d'alpaguer les clients de manière intrusive, moi j'ai plus de mal.* » Alors, le constat est sans appel : « *Je ne déplaonne presque pas à part pendant les fêtes de Noël. C'est-à-dire que je reste à mon salaire de base, je ne fais pas suffisamment de ventes.* » Certains de ses collègues estiment qu'elle n'a pas toujours la bonne approche et que c'est pour ces raisons qu'elle ne parvient pas à ses fins. Mais pour elle ça n'est pas ça : « *J'en veux autant qu'eux mais on me voit moins* », clame-t-elle.

« *Je ne suis pas du tout féministe* ». Pour Adeline, le féminisme c'est une « *tendance* », quelque chose d'éphémère et « *on en fait trop* »... Voilà qu'après toutes les discriminations qu'elle venait d'évoquer, la condition féminine n'avait plus aucun désavantage à ses yeux. « *À part ça, c'est pas compliqué d'être une femme* » affirme-t-elle. Pourtant, tout au long de l'entretien qu'elle nous a accordé, Adeline semblait être très concernée par la situation des femmes, et par sa propre situation. Elle est la preuve même que le féminisme n'est pas toujours bien compris dans la société alors même qu'il devrait être le combat de toutes et tous.

Agathe Albouy



PLAYLIST

Reflets.

Promo J3 2022-2023 - 21 titres, 1 h 24 min

#	TITRE	#	TITRE
1	Eels Mr. E's Beautiful Blues	12	Sundelly I See KT Tunstall
2	Makin' Whoopee Ben Webster Quintet	13	La petite marchande de porte-clé Orelsan
3	J'taime tellement Jamel Laroussi	14	Hello Martin Solveig & Dragonette
4	My dream DJ Kshkoon	15	That's my people Supreme NTM
5	La montagne Jean Ferrat	16	Le chasseur Michel Delpech
6	La bohème Charles Aznavour	17	Da Rockwiller Method Man, Redman
7	Se canto Nadau	18	Till I Collapse Eminem
8	Money For Nothing Dire Straits	19	Bang Bang Dr. Dre
9	7 days Biga*Rans ft. Atili	20	Ne me quitte pas Nina Simone
10	Concerning Hobbits LOTR	21	Running With The wolves AURORA
11	SAN Orelsan		